U d'/of OTTAWA
39003002546827

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chansonsettoasts00cheb

# CHANSONS

## ET TOASTS

**Chansons et Toasts**, par ERNEST CHEBROUX. -- Paris, Flammarion, 1898, in-16, 240 p., avec dessins originaux ; 3 fr. 50.

Tous les amateurs de chansons — et ils sont nombreux aujourd'hui — voudront acheter les *Chansons et Toasts* d'Ernest Chebroux, qui viennent de paraître en un élégant volume rempli de jolis dessins originaux signés F. Roybet, Eugène Carrière, Henri Boutet, Carrier-Belleuse, Aimé Perret, Jean Brunet, Léon Perrault, Fernand Fau, Félix Charpentier.

Une préface du grand poète Armand Silvestre dit tout le bien qu'il faut dire de ce recueil de chansons ; du reste, parmi les chansonniers modernes, Ernest Chebroux a une note bien personnelle et d'une réelle originalité.

---

IL A ÉTÉ TIRÉ

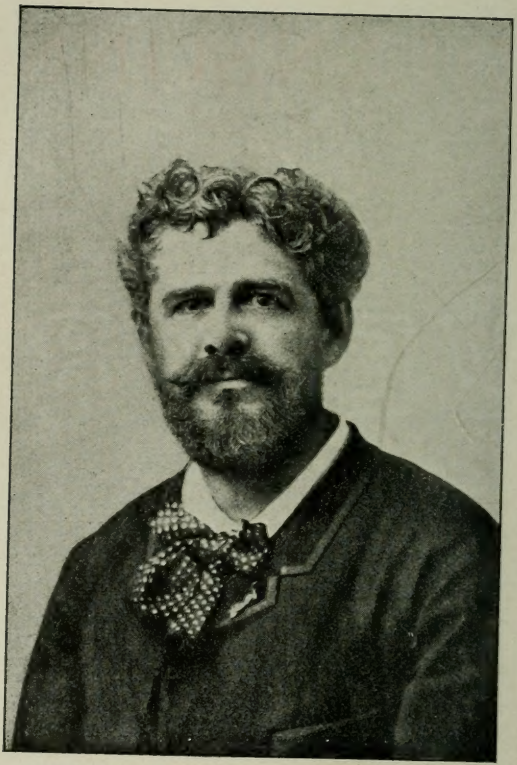
de ce volume trois cents exemplaires de luxe, sur antique Hollande, non mis dans le commerce.

---

*Nota.* — La plupart des chansons contenues dans ce volume ont été mises en musique par les compositeurs : J. Darcier, Paul Henrion, B. Arnaud, Paul Delmet, L. Blasini, Marcel Legay, Collignon, Vaudry, ainsi que par l'auteur, et se trouvent, avec accompagnement de piano, chez L. Labbé, éditeur, 20, rue du Croissant (Paris).

---

*Voir à la fin du volume les airs notés par l'auteur.*



ERNEST CHEBROUX

AVR 1 0 1972

# CHANSONS
## ET TOASTS

*Préface par Armand SILVESTRE*

*DESSINS ORIGINAUX DE :*

Jean BRUNET; Henri BOUTET; CARRIER-BELLEUSE;
Eugène CARRIÈRE; Félix CHARPENTIER; Fernand FAU;
Léon PERRAULT; Aimé PERRET; F. ROYBET.

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
*26, Rue Racine, 26*

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavienais

PQ
3207
.C44C4

*A la Mémoire de mon regretté*
*et cher Ami*

*GUSTAVE NADAUD*

*je dédie ce livre.*

E. C.

# PRÉFACE

Chebroux, enfin tu les publies,
Ces chants de l'esprit et du cœur,
Ces quelques pages bien remplies
Où tes refrains chantent en chœur.
. . . . . .
Chantre du printemps et des roses,
De la nature et du foyer,
Tu ne dis que de bonnes choses
Pour toucher ou pour égayer.
. . . . . .

Gustave NADAUD.

*Quand, il y a un an, l'Académie Française préféra refuser un legs que de l'attribuer à la Chanson, je fus de ceux qui trouvèrent Notre-Dame-du-Pont-des-Arts un peu méprisante à l'endroit d'un genre qui avait produit, dans ce siècle, Béranger, Pierre Dupont et Gustave Nadaud, et pour une façon de poésie tout aussi nationale, au moins, que le légendaire Opéra-Comique.*

*Bien qu'elle eût été sobre de considérants dans son arrêt, il fut clair, pour tous, qu'il était surtout motivé par cette opinion que la Chanson était actuellement représentée, en France, par les inepties du café-concert et par*

*les fantaisies à outrance dont la flore sonore s'épanouit à Montmartre. Elle ne parut pas se douter que la vieille tradition se poursuivait ailleurs, en des sociétés littéraires et joyeuses, sans prétentions, mais non sans influence heureuse, et que Lyon, par exemple, possédait une école de chansonniers où se comptent d'excellents poètes. C'est qu'à la grande cité ouvrière et brumeuse il faut la chanson pour apporter le courage et le soleil ! L'auguste Dame sembla ignorer encore que, depuis Nadaud, plusieurs recueils d'une valeur réelle, pleins d'une inspiration fraîche et saine, avec des curiosités de forme intéressantes — tel le superbe volume de Camille Roy — avaient été publiés, qui eussent justifié la consécration demandée pour eux.*

*Mais qu'importe ! La Chanson n'a pas besoin de ces récompenses solennelles. Les moineaux francs ne vont pas se percher sur les gouttières de l'Institut pour être remarqués des Immortels, et les fauvettes, ces sœurs des poètes populaires, préfèrent infiniment les ombrages amoureux du Luxembourg à ce perchoir officiel. La Chanson a deux immortels domaines : les grands bois et l'atelier. Elle ne se soucie guère de briller ailleurs ! C'est la fillette court-vêtue, coiffée de travers, Galatée rustique qui fuit derrière les saules, ou grisette citadine mangeant sur les quais deux sous de pommes de terre frites, que*

*préoccupent peu les hommages des vieux messieurs vêtus de vert et qui aime mieux les rudes embrassades des gars robustes, primesautière et patriote, croyant encore, en ce temps sceptique, aux meilleures choses de la vie : la liberté, le bon vin et l'amour!*

*De tous ceux qui la représentent aujourd'hui, et comme Poète et comme Musicien, Ernest Chebroux me paraît le mieux désigné, par le mérite de son œuvre et par les sympathies méritées qui l'entourent, pour en porter haut le drapeau, non pas revendicateur, mais vaillant et ensoleillé, aux couleurs bien françaises, comme les drapeaux de nos soldats. Je le sacrerais volontiers prince des chansonniers, si ceux-ci n'étaient d'inguérissables démocrates, et si la Chanson de ce temps n'était républicaine avant tout. Du vrai chansonnier, il a toutes les vertus élevées et professionnelles, une imagination charmante, une forme singulièrement pure, l'émotion réelle et la vraie tendresse, l'harmonieuse intuition du refrain sans lequel il n'est pas de chanson, la courageuse horreur de la sottise et du ridicule, — et comme Hugo toutes les cordes de la lyre — tous les trous de la Musette à qui Béranger sut donner parfois la fanfare des clairons et Pierre Dupont l'ampleur des orgues religieuses. De ces révoltes de l'inspiration contre la modestie de l'instrument,*

*vous trouverez encore quelques échos dans ce livre dont l'amitié de l'auteur m'a demandé la préface, bien inutile, puisqu'il se recommande de lui-même au public mieux que je ne saurais le faire certainement. Mais Chebroux connaît mon faible. Il sait que j'aime à parler de la Chanson. Il a voulu m'être agréable en me laissant croire que je lui étais utile. C'est un délicat dans tous les ordres de sentiments.*

*Que recommander au lecteur dans ce volume dont toutes les pages sont bonnes à relire? Que signaler à son choix dans cet ensemble de chansons toutes bien venues? Ah! le joli refrain que celui-là :*

Et lon la, vous aurez beau dire,
Tant que les roses fleuriront,
Sur la musette et sur la lyre,
Les poëtes chanteront!

*et comme chaque couplet en amène bien la courte et ingénieuse variante!*

C'est encore une amusette,
Landerirette!
J'aime ces amusettes-là,
Landerira!

*me dit le poète, en une affectueuse dédicace, et je suis heureux que les mêmes amusettes nous charment tous les deux.*

Salut petit pays charmant
Du grand pays de France!

*est une vraie trouvaille de poète.*

Des fleurs plein sa corbeille,
Des chansons plein la voix,
C'est encore une fois
Le Printemps qui s'éveille !

*nous dit-il encore. Vous admirerez, avec moi, le beau sentiment mélancolique de* Salut au Voyageur, *l'agréable invocation légendaire de* la Fleur divine, *l'humeur amoureuse de* La Chanson du Troubadour, *la verve bachique de* Le Vin Français, *le souvenir d'enfance si tendrement évoqué sur* Les Rives du Clain, *les couplets héroïques de* La Chanson ne peut mourir ! *la douce philosophie dont* Mes Économies *témoignent ; l'âme si bien éprise qui s'exhale de* Pour plaire à Madeleine, *l'ironie charmante de* Le défaut de Lili, *le rêve exquis du chansonnier :* En cueillant la violette, *le scepticisme bien parisien des stances railleuses :* Que diriez-vous ? *l'aimable tableau de* La Maison du Sage, *le charme élégiaque de :* C'est l'Hiver, *le paysage si bien vu qui se déroule* Au bord de la rivière, *la note vraiment humaine et attendrie que lui inspirent* Les vieilles Reliques... *Mais le diable m'emporte ? J'oublie que Chebroux est un modeste. Il va m'en vouloir horriblement, m'envoyer des témoins peut-être... Tant pis, mon cher, je ne fais que m'associer à l'hommage que vous rendent les artistes éminents qui ont illustré votre livre et qui s'ap-*

*pellent F. Roybet, Carrier-Belleuse, E. Carrière, A. Perret, L. Perrault, J. Brunet, H. Boutet, F. Fau, F. Charpentier. Et puis on ne m'empêche pas aisément de dire ce que je pense, fût-ce du bien de mes amis, quand ils le méritent.*

*Et puis, et cela sera mon pardon, c'est pour la plus grande gloire de la Chanson que je vous loue. C'est elle que j'aime dans votre œuvre si sincère, si noblement passionnée, si aimante de la vie. C'est notre revanche des désenchantés et de la rosserie à la mode, à nous qui croyons encore au soleil, à la patrie, à l'amour, à l'avenir! Elle nous vient de si loin, la Chanson française qui célébra nos anciennes victoires, pleura nos fréquentes défaites, et tint toujours haut les cœurs quand défaillaient aux mains les épées, la bonne nourrice de notre originelle gaîté dont le lait coulait aux rouges mamelles de la vigne, la vengeresse de nos revers et la revendicatrice de nos droits, la chanson libertaire montant des poitrines de la foule vers les aurores libératrices, celle qui console le peuple opprimé et salue les temps nouveaux !*

*Ah ! que les jours reviennent où quelque Tyrtee populaire retrouvera sa voix et nous rendra les antiques fiertés !*

*En attendant, elle demeure fidèle à son rôle plus modeste, mais non moins précieux de rendre accessible au plus grand nombre le charme im-*

*mortel de la Muse et de conserver à l'homme, partout où il travaille, cette caresse du rythme et cette douceur du refrain qui bercent son rêve obscur et lui rendent la tâche moins lourde. Elle reste la joie honnête du champ et de l'atelier, jusqu'à l'heure où elle conduira nos soldats aux champs de bataille, pleurera sur nos morts, et, en dépit des événements proclamera la France immortelle ! Au seuil de l'œuvre fécond que te garde l'avenir, ô poésie qui survivras à tant de formes abolies, je te salue, Chanson française et je salue, avec toi, les fervents qui te gardent à nos fils !*

*Et maintenant, mon cher Chebroux, sans rancune et une bonne poignée de mains. Dans quelques mois, nous nous inclinerons ensemble devant l'image du grand poète qui fit la Chanson égale à l'Églogue antique, à l'Ode grecque et à l'Épopée, notre grand et cher Pierre Dupont, qui, seul, suffirait à la gloire de la Chanson !*

*Novembre.* ARMAND SILVESTRE

# CHANSONS

# CHANTEZ, POÈTES!

*A mon ami Jean Lassalle.*

Que dites-vous, esprits moroses,
Sans cesse en vos cris superflus?
Qu'indifférents à toutes choses
Les poètes ne chantent plus?
A-t-il donc cessé de paraître
Le soleil qui fait tout germer?
Ont-elles oublié de naître
Les fleurs faites pour embaumer?

Eh! lon, la, vous aurez beau dire,
Tant que les roses fleuriront,
Sur la musette ou sur la lyre
Les poètes chanteront!

Juillet est né, parant sa tête
De pampres verts, de blonds épis ;
Les coteaux ont des airs de fête,
On dirait qu'ils sont rajeunis.
La vigne promet à l'automne
Un fruit abondant et vermeil,
Et le vieux vigneron entonne
Un hymne joyeux au soleil.

Eh ! lon, la, vous aurez beau dire,
Tant que les brocs se rempliront,
Sur la musette ou sur la lyre
Les poètes chanteront !

L'amour est le divin poème
Que dans tous les cœurs Dieu grava.
Aimer est notre bien suprême...
Qui donc a dit : l'amour s'en va ?
La femme est-elle moins jolie ?
Et ses baisers sont-ils moins doux ?
Si l'amour est une folie,
Les plus heureux sont les plus fous.

Eh ! lon, la, vous aurez beau dire,
Tant que les femmes charmeront,
Sur la musette ou sur la lyre
Les poètes chanteront !

Dans les buissons ou dans les herbes
Faites vos nids, oiseaux charmants ;

Sur la fougère ou sur les gerbes,
Aimez-vous bien, jeunes amants.
Préparez des amours nouvelles ;
Tout se rajeunit ici-bas !
Le nid veut de petites ailes,
Le berceau veut de petits bras.

Eh ! lon, la, vous aurez beau dire,
Tant que les enfants souriront,
Sur la musette ou sur la lyre
Les poètes chanteront !

Il est une femme chérie
Qui veut sans cesse notre amour :
Cette idole, c'est la Patrie
Qu'on aime jusqu'au dernier jour.
Au lointain un canon qui tonne,
Un chiffon qu'on agite au vent,
Un refrain..., un clairon qui sonne,
Et chacun s'écrie : En avant !

Eh ! lon, la, vous aurez beau dire,
Tant que des cœurs français battront.
Sur la musette ou sur la lyre
Les poètes chanteront !

# IL FAUT QUE JE PASSE!

*A mon ami A. Raimbault.*

Jamais rien ne me lasse.
Je vais toujours guidant le genre humain ;
N'essayez pas de barrer mon chemin :
Il faut que je passe !

Ici-bas, un jour, je naquis,
Alors qu'en une nuit profonde
Les humains marchaient, indécis,
A travers les déserts du monde.
Phare éclatant, soleil d'en bas,
Je suis la lumière éternelle,
Car c'est le Progrès qu'on m'appelle,
Et le Progrès seul ne meurt pas !

Jamais rien ne me lasse,
Je vais toujours guidant le genre humain ;
N'essayez pas de barrer mon chemin :
Il faut que je passe !

Changeant et de forme et de nom,
Je suis l'intelligence humaine ;
Je ne connais pas d'horizon :
L'Univers, voilà mon domaine !
Le monde d'erreurs est couvert ;
Pour que le voile se déchire,
A l'homme, un jour, j'apprends à lire,
Et je m'appelle Gutenberg.

Jamais rien ne me lasse,
Je vais toujours guidant le genre humain ;
N'essayez pas de barrer mon chemin :
Il faut que je passe !

Je suis Galilée et Newton,
Les cieux ne sont plus un mystère ;
Je suis l'esprit et la raison,
Alors je me nomme Voltaire.
Bientôt, ô sublime clarté !
Éclairant des routes nouvelles,
Pour que la pensée ait des ailes,
Je m'appelle Électricité.

Jamais rien ne me lasse,
Je vais toujours guidant le genre humain ;
N'essayez pas de barrer mon chemin :
Il faut que je passe !

Hélas ! longtemps chez les mortels
Régna l'Ignorance qui ronge ;
J'ai vu s'élever des autels
Pour l'Imposture et le Mensonge.
J'ai vu le globe ensanglanté
Par le Fanatisme sauvage.
Allons !.. fous !.. livrez-moi passage :
Je m'appelle la Vérité.

Jamais rien ne me lasse,
Je vais toujours guidant le genre humain ;
N'essayez pas de barrer mon chemin :
Il faut que je passe !

Des hommes j'ai vu la moitié,
Monstres faits d'orgueil et d'envie,
Torturer l'autre sans pitié,
Pour la maintenir asservie.
Peuple, longtemps persécuté
Par les préjugés et les haines,
Je viens enfin briser tes chaînes :
Je m'appelle la Liberté.

Jamais rien ne me lasse,
Je vais toujours guidant le genre humain ;
N'essayez pas de barrer mon chemin :
Il faut que je passe !

Je suis le souffle frémissant,
La sève qui bout sous l'écorce,
Le levier magique et puissant,
Je suis l'Esprit, je suis la Force.
Rien, rien n'arrête mon essor ;
Je me ris de toutes entraves ;
Les éléments sont mes esclaves,
Ma devise est : Toujours ! Encor !

Jamais rien ne me lasse,
Je vais toujours guidant le genre humain ;
N'essayez pas de barrer mon chemin :
Il faut que je passe !

## SALUT AU VOYAGEUR!

Là-bas, sur la route poudreuse
Qu'illumine un premier rayon,
Sifflant une chanson joyeuse,
S'avance un jeune compagnon.
Il va, tâche souvent bien lourde,
Chercher ce trésor : le savoir;
Puisant la force dans sa gourde,
Dans ses vingt ans puisant l'espoir.

Ou sur la terre, ou dans l'espace
Le suivant des yeux et du cœur,
J'aime à saluer, quand il passe,
Le voyageur!

Rêveur, sur la haute falaise,
Où viennent se briser les flots,
J'aime à contempler à mon aise
Ces rudes et vieux matelots

Qui vont, bravant la mer profonde,
Échanger ces produits nombreux
Qui font la richesse du monde,
Et feront les peuples heureux.

Ou sur la terre ou dans l'espace,
Le suivant des yeux et du cœur,
J'aime à saluer, quand il passe,
Le voyageur !

Et là-haut, perdus dans la nue,
Je vois d'autres audacieux,
Cherchant une route inconnue
A travers l'océan des cieux :
Souvent jusques à la démence
Poussant leurs généreux efforts,
De ces soldats de la science
Combien meurent ! Combien sont morts !

Ou sur la terre, ou dans l'espace,
Le suivant des yeux et du cœur,
J'aime à saluer, quand il passe,
Le voyageur !

Fendant les airs ou rasant l'onde,
Beau ramier, dans ton vol joyeux,
Vas-tu consoler une blonde,
Par quelque message amoureux ?

Ou, revenant à tire-d'aile
Des champs par le soleil brûlés,
Apportes-tu quelque nouvelle,
De nos malheureux exilés ?

Ou sur la terre ou dans l'espace,
Le suivant des yeux et du cœur,
J'aime à saluer, quand il passe,
Le voyageur !

A la terre qui nous réclame
Vieux on retourne sans regret ;
Ne cherchons pas où s'en va l'âme,
Le tombeau garde son secret.
Quand à l'immense ruche humaine
Le sage a payé son tribut,
Il meurt, et part, l'âme sereine ;
Du chemin qu'importe le but !

Ou sur la terre, ou dans l'espace,
Le suivant des yeux et du cœur,
J'aime à saluer, quand il passe,
Le voyageur !

# LES AMUSETTES

*A mon ami Armand Silvestre.*

La riante poésie,
Qui, depuis longtemps, chez moi
Gouverne à sa fantaisie,
Met mon cœur en grand émoi.
Elle vient, la chère folle,
Sans pitié pour mes hivers
Et ma verve qui s'envole,
Me redemander des vers.

C'est encore une amusette,
Landerirette;
J'aime ces amusettes-là.
Landerira !

Au penchant d'une colline,
Sous un ciel que Dieu bénit,
Auprès d'une eau qui chemine,
Pauvre oiseau, j'ai fait mon nid.
Là, des humaines tempêtes
Je n'entends pas les fureurs,
Je chante avec les fauvettes,
Et je cause avec les fleurs.

C'est encore une amusette,
Landerirette;
J'aime ces amusettes-là.
Landerira!

Jeanne, chez moi, portes closes,
Délivre, d'un air mutin,
Deux prisonniers blancs et roses
De leur prison de satin;
Aux captifs je m'intéresse,
Et trouve pour chacun d'eux
Un baiser, une caresse.....
Ils sont si beaux tous les deux!

C'est encore une amusette,
Landerirette;
J'aime ces amusettes-là.
Landerira!

Si parfois, dans ma mémoire
Chantent de doux souvenirs,

J'écoute et refais l'histoire
Des trop rapides plaisirs.
Heureux, je me sens revivre,
Songeant aux vieilles amours ;
Car le cœur est un bon livre
Qu'on veut feuilleter toujours.

C'est encore une amusette,
Landerirette ;
J'aime ces amusettes-là.
Landerira !

Bientôt, quand les jours moroses
Courberont mon front lassé,
Dans les enfants, douces choses,
Reconstruisant mon passé,
J'écouterai les histoires
De ces jolis moineaux francs,
Et verrai les tresses noires
Se mêler aux cheveux blancs.

C'est encore une amusette,
Landerirette ;
J'aime ces amusettes-là.
Landerira !

## LA FLEUR DIVINE

Au temps de la Chevalerie
Un jeune et vaillant troubadour,
Dans une morne rêverie,
Consumait son cœur, nuit et jour.
Chez le vieux devin du village
Il s'en va quand le jour a fui :
— Sorcier, as-tu quelque breuvage
Pour guérir mon mortel ennui ?

— Prends ton bâton et ta gourde,
Et va-t'en chercher la fleur
Qui vaincra ta douleur sourde
Et qui guérira ton cœur.

Il voyagea, l'âme chagrine :
Il parcourut bien des pays,
Cherchant partout la fleur divine
Qui devait bannir ses soucis ;

Ne sachant pas que, dans la vie,
On fait souvent un long chemin
Pour découvrir, quelle folie !
Le bonheur qu'on a sous la main.

— Prends ton bâton et ta gourde,
Et va-t'en chercher la fleur
Qui vaincra ta douleur sourde
Et qui guérira ton cœur.

Il vit l'Espagne et l'Italie,
Les pays aux folles amours,
Où toute femme naît jolie,
Où les roses vivent toujours.
Il vit la Suisse et la Norvège;
Il gravit les sommets fameux
Où les fleurs naissent sous la neige,
Mais il ne fut pas plus heureux.

— Prends ton bâton et ta gourde,
Et va-t'en chercher la fleur
Qui vaincra ta douleur sourde
Et qui guérira ton cœur.

Puis, lassé de courir le monde,
Un matin il revint chez lui;
Mais, de sa course vagabonde,
Que rapportait-il ?... son ennui.

Lorsqu'en descendant vers la plaine,
Son cœur a battu, tout surpris...
Il venait de voir Madeleine :
Le troubadour avait compris.

— Jette au loin bâton et gourde,
Cesse de chercher la fleur
Qui vaincra ta douleur sourde :
Elle est éclose en ton cœur.

# DEMAIN

Demain, c'est le maître suprême,
Le Temps qui dit : il faut marcher !
Demain, c'est l'éternel problème
Que l'homme s'épuise à chercher.
Avec nos pleurs et nos souffrances
Il tient en sa puissante main
Nos plaisirs et nos espérances,
Demain.

Demain, c'est l'aube qui va naître,
Dévoilant ce sphinx : l'avenir.
Demain, c'est l'immense peut-être
Où tout calcul va s'engloutir.
On rêve gloire, honneurs, richesses ;
Que de projets construits en vain !...
Il tient rarement ses promesses,
Demain.

Demain, cette nouvelle aurore
Verra-t-elle le dernier jour
Des maux que subissent encore
Les peuples altérés d'amour ?
Verrons-nous encor rois et prêtres
Mener le grand bétail humain ?
Aurons-nous encore des maîtres,
Demain ?

Demain ! qui peut jeter la sonde
Dans le fond de cet océan ?
Demain, où seras-tu, vieux monde,
Si tu n'es pas dans le néant ?
Esclave soumis de l'espace
Suivras-tu le même chemin
Que la commune loi te trace,
Demain ?

O Temps ! à quoi bon te connaître
Et te demander tes secrets !
Je te reconnais pour mon maître
Et je respecte tes décrets.
Mais, pour le seul bien que j'envie,
Vieillard, ne sois pas inhumain
Garde-moi le cœur de ma mie,
Demain.

F. Roybet

## LA CHANSON
## DU TROUBADOUR

Que le jour commence ou s'achève,
Pour vivre et savourer mon rêve,
Connais-tu l'endroit le meilleur ?
L'oreiller où, pauvre poète,
Je voudrais reposer ma tête ?
Ton cœur.

Sais-tu quelle est la blonde tige,
Où, pleine de désirs, voltige
Ma bouche, comme un oiseau fou ?
Le blanc roseau flexible et tendre
Où je voudrais toujours me pendre ?
Ton cou.

De tous les pinsons et les merles,
De leurs chants égrenant les perles
Dans le silence des grands bois,
Sais-tu quelle est la note chère
Qu'à leur gazouillis je préfère ?
Ta voix.

Lorsque la nuit étend ses voiles,
Sais-tu de toutes les étoiles
Celles qui m'entr'ouvrent les cieux ?
Celles qui font, ô mon cher ange !
Qu'en aube mon ombre se change ?
Tes yeux.

Sais-tu, sais-tu quelle est la femme
Qui pour toujours a pris mon âme ?
Qui tient ma raison sous sa loi ?
Celle qui verse sur ma vie
La joie ou la mélancolie ?
C'est toi.

## ILLUSIONS...

Il est pour nous un âge exempt d'alarmes
Dont nous aimons tous à nous souvenir ;
Je l'ai connu ce passé plein de charmes,
Hélas ! pour moi trop tôt il dut finir.
Quand je quittai mon paisible village,
Dans l'avenir je voyais de beaux jours :
Rêves charmants qui berciez mon jeune âge,
Illusions, égarez-moi toujours !

Quand je connus les besoins de la vie,
Lorsqu'à seize ans j'en courus les hasards,
Tout souriait à mon âme ravie,
Mon cœur s'ouvrit pour aimer tous les arts.
O poésie, aimable enchanteresse,
Grisant mon cœur de séduisants discours,
Tu me promis une éternelle ivresse :
Illusions, égarez-moi toujours !

Quand je connus les baisers d'une femme,
Quand de l'aimer, un jour, je fis serment,
On me disait : Feu follet que ta flamme !
L'amour, hélas ! ne dure qu'un moment.
Et cependant, ô ma Jeanne ! je t'aime
Comme au printemps de nos jeunes amours ;
L'homme a vieilli, mais le cœur est le même :
Illusions, égarez-moi toujours !

On me disait : Il n'est plus d'espérance,
N'aspire plus au repos, à la paix ;
De ton pays longue fut la souffrance,
La Liberté n'y reviendra jamais.
Et cependant une aurore nouvelle
Se lève, au loin chassant de noirs vautours...
La Liberté va renaître plus belle :
Illusions, égarez-moi toujours !

Bercez-moi donc, ô riantes chimères,
Endormez-moi dans une douce erreur :
Les vérités sont parfois bien amères !
Pour être heureux il faut croire au bonheur.
Quand le destin voudra que je succombe,
Prêt à descendre aux ténébreux séjours,
Je veux encor vous voir près de ma tombe·
Illusions, égarez-moi toujours !

## JOLI MOIS DE MAI...

*A mon ami Émile Bourdelin.*

De la grande plaine au ravin,
De la forêt à la colline,
Partout c'est un concert divin,
Partout l'allégresse domine.
C'est l'apothéose des fleurs :
Apprêtez vos sonnets, poètes;
C'est le triomphe des couleurs :
Peintres, préparez vos palettes !...

Joli mois de Mai, te voilà revenu,
Apportant la feuille
Qu'avec joie on accueille,
Apportant la feuille
Pour orner l'arbre nu.

C'est fête dans tous les buissons,
C'est fête sur toutes les branches;
Duos charmants, folles chansons,
Partent des aubépines blanches.

Tout est harmonie et gaîté,
Tout est parfum, tout est lumière;
Au soleil, le déshérité,
Peut enfin chauffer sa misère.

Joli mois de Mai, te voilà revenu,
Apportant la feuille
Qu'avec joie on accueille,
Apportant la feuille
Pour orner l'arbre nu.

Il se fait partout des hymens
Ne comportant contrats, ni clauses.
Par les bois et par les chemins
Il pleut des baisers et des roses.
Les oiseaux commettent, sans peur,
Dans des poses pleines de charme,
Mille attentats à la pudeur,
Même sous les yeux du gendarme,

Joli mois de Mai, te voilà revenu,
Apportant la feuille
Qu'avec joie on accueille,
Apportant la feuille
Pour orner l'arbre nu,

Mai, c'est le mois cher aux amours ;
De chauds désirs les cœurs s'emplissent :
Par degrés s'allongent les jours,
Et les jupes se raccourcissent.

C'est en Mai, c'est aux doux printemps,
Qu'en tête on a mille folies :
Les vieillards n'ont plus que vingt ans,
Toutes les femmes sont jolies !

Joli mois de Mai, te voilà revenu,
Apportant la feuille
Qu'avec joie on accueille,
Apportant la feuille
Pour orner l'arbre nu.

Mai, c'est le mois où tout sourit,
Où tout embaume, où tout enivre,
Où, pour le grand et le petit,
Il fait bon d'aimer et de vivre,
Oh ! la bienheureuse saison
Qui met au cœur de douces fièvres,
Du bonheur dans chaque maison,
Des baisers sur toutes les lèvres,

Joli mois de Mai, te voilà revenu,
Apportant la feuille
Qu'avec joie on accueille,
Apportant la feuille
Pour orner l'arbre nu.

## LE VIN FRANÇAIS

Sur nos coteaux empourprés de soleil,
Bientôt seront les joyeuses phalanges
De ceux qui vont cueillir le fruit vermeil...
O le beau temps que celui des vendanges !
Les grains aux ceps pendent nombreux et lourds,
La vigne, pleine d'espérance,
Promet encor pour longtemps de beaux jours
A tous les gais buveurs de France !

O Vin français, père de la Gaîté,
Coule, morbleu ! coule, coule à plein verre,
Coule pour tous, donne à toute la Terre
La paix, l'amour, la liberté !

Le Vin français peut nous manquer, dit-on,
Un noir fléau fait la guerre à nos vignes;
Mais la Science, un jour, aura raison,
Du vieux Noé nous serons toujours dignes.

Quand les raisins quelque temps manqueraient,
Nos celliers, où le vin abonde,
Vingt ans encore amplement suffiraient
A remplir tous les brocs du Monde !

O Vin feançais, père de la Gaîté,
Coule, morbleu ! coule, coule à plein verre,
Coule pour tous, donne à toute la Terre
La paix, l'amour, la liberté !

Le Vin français, c'est la sève qui court,
Agit et bout sous notre humaine écorce :
Vieux, sa chaleur nous fait le sang moins lourd,
Jeune, on lui doit la vigueur et la force.
attendrit le cœur de la Beauté
Qui pour nous se montre sévère ;
Aveux, baisers remplis de volupté,
Souvent sont nés au fond du verre.

O Vin français, père de la Gaîté,
Coule, morbleu ! coule, coule à plein verre,
Coule pour tous, donne à toute la Terre
La paix, l'amour, la liberté !

Le Vin français unit tous les humains;
A la Paix, seul, il a droit de prétendre.
Quand pour trinquer se rapprochent les mains,
« Les cœurs alors sont bien près de s'entendre ».

Peuples, un jour, loin de vous décimer,
Vous mettrez votre unique gloire
A n'avoir plus qu'un cœur pour vous aimer,
Qu'une seule coupe pour boire !

O Vin français, père de la Gaîté,
Coule, morbleu ! coule, coule à plein verre,
Coule pour tous, donne à toute la Terre
La paix, l'amour, la liberté !

Le Vin français, bientôt, dans le pressoir
Exhalera ses enivrants effluves,
Et les raisins, patriotique espoir,
Sous leurs monceaux feront crever les cuves ;
Sur nos coteaux ces grains, prêts à mûrir,
Comme par un effet magique,
Semblent aussi se gonfler de plaisir
Au soleil de la République !

O Vin français, père de la Gaîté,
Coule, morbleu ! coule, coule à plein verre,
Coule pour tous, donne à toute la Terre
La paix, l'amour, la liberté !

## MON VILLAGE

*A mon compatriote et ami Alfred Magne.*

Au vieux rivage poitevin,
Dans la verte campagne,
Je connais un pays cousin
Du pays de Cocagne.
Toujours je te vois en rêvant,
Berceau de mon enfance !
Salut, petit pays charmant,
Du grand pays de France !

Ce petit village coquet,
Sous le ciel qui l'azure,
De loin a l'air d'un frais bouquet
Perdu dans la verdure.
Les oiseaux y chantent gaîment :
C'est un orchestre immense ;
Salut, petit pays charmant,
Du grand pays de France !

Ce qui dans ce joli pays
Est surtout remarquable,
C'est que toujours on trouve mis
Le couvert sur la table.
On met de côté largement
La part de l'indigence;
Salut, petit pays charmant,
Du grand pays de France!

Aussi, là, ne rencontre-t-on
Que faces rubicondes,
Visages à triple menton
Et bedaines bien rondes;
Là, tout poussant abondamment,
Chacun est dans l'aisance;
Salut, petit pays charmant,
Du grand pays de France!

Les hommes sont, en ce séjour,
Et galants et fidèles;
Et les femmes sont, en retour,
Sages, douces et belles;
Quel pays sous le firmament
Eût jamais tant de chance?
Salut, petit pays charmant,
Du grand pays de France!

Prend-il son mot d'ordre au Pérou,
En Chine, en Perse, à Rome ?
Je n'en sais rien, mais, avant tout,
Le prêtre est un brave homme.
Péchés mignons, péchés d'amant,
Il vous absout d'avance !
Salut, petit pays charmant,
Du grand pays de France !

C'est dans ce coin de Paradis
Où le bien-être abonde,
Qu'en l'an quarante, mes amis,
Pleurant je vins au monde.
Je te devais, ô Lusignan !
Cette pauvre romance ;
Salut, petit pays charmant,
Du grand pays de France !

# QUAND TU SERAS GRAND..

*A mon filleul Henri II***.*

Te voilà donc, blond chérubin,
Sujet de notre humaine race !
Au livre de la Vie, enfin,
Le Sort vient de marquer ta place.
Pour lire dans ce livre-là
Ton esprit s'éveille déjà...

Grandis, mon enfant,
Tu n'es encor qu'à la préface;
Grandis, mon enfant,
Ça viendra quand tu seras grand.

Enfant, sans latin ni curé,
Nous faisons ici ton baptême,
Heureux de te voir entouré
Des soins d'un bon père qui t'aime.

De ces soins, de ce tendre amour,
Tu connaîtras le prix un jour.

Grandis, mon enfant,
Pour devenir père toi-même;
Grandis, mon enfant,
Ça viendra quand tu seras grand.

Enfant, pour te bien baptiser,
Dût-il tacher ton premier lange,
Ton parrain voudrait t'arroser
Du jus pourpré de la vendange;
Mais de boire le petit-bleu
Tu sembles te soucier peu.

Grandis, mon enfant,
Tu verras comme le goût change;
Grandis, mon enfant,
Ça viendra quand tu seras grand.

Fils du peuple, on a pris ton nom
Dans les noms des grands rois de France.
Pourtant ni cloche ni canon
N'auront salué ta naissance.
Les rois sont morts. Bientôt, crois-moi,
Le peuple sera le vrai roi.

Grandis, mon enfant,
Pour aider à sa délivrance;
Grandis, mon enfant,
Ça viendra quand tu seras grand.

Puisses-tu, c'est notre oraison,
Dans la vie avoir en partage,
Sagesse, bonheur et raison,
Trois bons compagnons de voyage.
Mais la raison, pauvre marmot,
Tu n'en sais pas le premier mot...

Grandis, mon enfant,
Ce trésor-là vient avec l'âge;
Grandis, mon enfant,
Ça viendra quand tu seras grand.

## LES RIVES DU CLAIN

*A mon compatriote et ami Arthur Ranc.*

Par un matin, souriant dans la brume,
O vieux Poitou, tu parais à mes yeux,
Avec tes prés où paissent les grands bœufs,
Avec tes bois que le genêt parfume !
Tout parle ici de mon lointain passé :
De blonds enfants c'est un essaim folâtre;
C'est un refrain qui jadis m'a bercé,
Et que là-bas va répétant le pâtre.
Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur je vous revois toujours !

Je vous revois, témoins de mon enfance,
Riants coteaux de moi si bien connus,
Sentiers ombreux, où souvent, les pieds nus,
J'allais courir, riche d'insouciance.

Doux souvenirs de mon jeune printemps,
Vous rappelez à mon âme attendrie
Bien des bonheurs emportés par le temps.
O sol natal, jamais on ne t'oublie !
Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur je vous revois toujours !

Voici Poitiers, ville antique des Gaules;
Voici le Clain dont les eaux de cristal,
Par cent détours, sur un lit inégal,
Paisiblement s'écoulent sous les saules.
J'ai bien souvent, lorsque j'étais petit,
Faisant ici l'école buissonnière,
Trouvé de quoi tromper mon appétit
Dans les mûriers qui bordent la rivière.
Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur je vous revois toujours !

De tous côtés, aux bras de leurs bacchantes,
Je vois partir les joyeux vendangeurs;
Pour le pressoir ils vont sur les hauteurs
Couper la grappe aux perles provocantes.
Le teint vermeil et la main dans la main,
Ils reviendront, lorsque le jour expire,
Chantant l'amour et semant en chemin
Tendres baisers et francs éclats de rire.
Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur je vous revois toujours !

Que vois-je au loin ? C'est la pauvre chaumine
Où je reçus le jour, où je grandis ;
C'est là qu'enfant j'ai mangé le pain bis,
Car on faisait chez nous maigre cuisine.
Puissé-je ici, me trouvant de retour,
Vieux pèlerin, fatigué du voyage,
Me reposer jusqu'à mon dernier jour !
Le vrai bonheur est souvent au village.
Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur je vous revois toujours !

## LA CHANSON NE PEUT MOURIR

La Chanson va s'exilant de nos fêtes,
Et ses fervents désertent ses autels.
Ainsi partout chantent de faux prophètes,
Nous fatiguant de leurs cris éternels.
Pourtant, parmi nos chansonniers en herbe,
Plus d'un, fouillant au champ de l'avenir,
De fins couplets va composant sa gerbe...
Non, la Chanson n'est pas près de mourir !

La Gaîté, dit plus d'un censeur austère,
Depuis longtemps a brisé ses grelots.
On ne rit plus comme on riait naguère,
Momus grimace et n'a que des sanglots.
La paix chez nous cependant vient d'éclore :
Avec la paix la gaîté va fleurir,
Dans nos refrains nous pourrons rire encore.
Non, la Chanson n'est pas près de mourir !

Sotte et chantant les deux poings sur les hanches,
Voyez, dit-on, votre Muse, aux abois,
Honteusement se vautrer sur les planches,
N'ayant plus rien du vieil esprit gaulois!
Non, la Chanson honnête et bonne fille,
Celle qu'on aime et qu'on veut applaudir,
Console, amuse et fait courir l'aiguille.
Non, la Chanson n'est pas près de mourir!

Pauvre Chanson! errante et misérable,
Elle a subi plus d'un sanglant affront :
César la tint sous son fouet implacable,
Pendant vingt ans elle courba le front.
Mais, aujourd'hui, qu'un despote cynique
Ne force plus aucun front à rougir,
Elle revient, chantant la République.
Non, la Chanson n'est pas près de mourir!

Ainsi, toujours chantant, coûte que coûte,
Mordant souvent dans le fruit défendu,
Malgré les cris, la Chanson suit sa route,
Cinglant le vice, exaltant la vertu.
Longtemps encor la belle vagabonde
Par ses refrains saura nous divertir;
Elle ne doit finir qu'avec le Monde.
Non, la Chanson n'est pas près de mourir!

## ADIEU LA GAITÉ !

Notre siècle devient gâteux,
Funeste présage :
La gaîté chère à nos aïeux
Est mise en sevrage.
Cette aimable divinité,
Chez nous, pour cause de santé,
A plié bagage :
Adieu la gaîté !

La Chanson prend un air chagrin,
La joyeuse folle
Met un crêpe à son tambourin
Et change d'école.
Le Réalisme a tout gâté,
Nous versons dans l'obscénité ;
Le rire s'envole :
Adieu la gaîté !

Adieu le raisin noir ou blond !
Je crois, Dieu me damne,
Qu'en maître, chez nous, le houblon
Entre et se pavane !
Avec son nez déculotté,
Le gros Bacchus est embêté
D'être à la tisane :
Adieu la gaîté !

Nos romans, vrais salmigondis,
N'ont plus rien qui vaille ;
Ce ne sont qu'exploits de bandits
Et bruits de ferraille.
Esprit, bon goût, simplicité,
Paul de Kock a tout emporté ;
Zola s'encanaille :
Adieu la gaîté !

Des amours du quartier Latin
Tarie est la source ;
Clara n'aime plus qu'en catin,
A l'heure, à la course.
Cupidon, marchand éhonté,
Tient son article haut coté
Et joue à la Bourse :
Adieu la gaîté !

Tout dégénère en notre temps,
Hélas ! triste chose !
Nos éphèbes, vieux à vingt ans,
Le font à la pose.
Jeune, être de tout dégoûté,
C'est bête, mais c'est bien porté.
Bonjour la névrose !
Adieu la gaîté !

Vieille gaîté, va, prends ton vol,
Bon vent ! Bonne chance !
Puisses-tu sur un autre sol
Trouver assistance...
Mais non, pour toi, tout bien compté,
Il n'est qu'un pays enchanté :
Reste donc en France,
O vieille gaîté !

## MES ÉCONOMIES

De bons amis m'ont dit, avec sagesse,
De renoncer au culte de Momus;
Qu'il me fallait songer à la vieillesse,
Et de côté mettre quelques écus.
Je cède enfin. Au diable la folie!
De la raison essayant le chemin,
De mes gros sous je fais économie,
Aujourd'hui? Non, demain!

Je serai donc un jour à mon affaire;
En calculant capital, intérêts,
Je puis bientôt, en gras propriétaire,
Rentier paisible, aller vivre au Marais.
Mais mon portier vient avec bonhomie
Me saluer, sa quittance à la main...
Payons le terme, adieu l'économie!
Ce sera pour demain.

Je veux avoir domestique et voiture,
Pour me conduire au Bois, à l'Opéra;
Bons vêtements pour braver la froidure,
Lorsque chez nous décembre reviendra.
Mais, aujourd'hui, robe il faut à ma mie;
Lui refuser serait bien inhumain...
Payons la robe, adieu l'économie!
Ce sera pour demain.

Avec mon or, dédaignant le vulgaire,
Je puis prétendre, un jour, aux dignités:
De mon quartier je veux devenir maire,
M'asseoir plus tard au banc des députés.
Mais, réveillant une fibre endormie,
Un peuple ami, pour lutter tend la main...
Donnons, donnons, adieu l'économie!
Ce sera pour demain.

Sans être fier, lorsque déjà je pense
Aux gens cossus que je vais recevoir,
Je suis flatté, car j'escompte à l'avance
Les compliments qui sur moi vont pleuvoir.
Des chansonniers, pourtant, la troupe amie
A son banquet m'attendra-t-elle en vain?
Allons dîner, adieu l'économie!
Ce sera pour demain.

Je le vois bien, amis, dame Richesse
Ne me veut pas compter dans ses élus.
Il faut pourtant écouter la sagesse,
Car, après tout, quand je ne serai plus,
Pour me passer dans la barque ennemie,
Sur moi Caron aurait trop peu de gain :
Vivons d'abord, adieu l'économie !
Ce sera pour demain.

# LA CHANSON DU GUÉ

*A mon cher compatriote, Mr S. Périvier.*

Près du vieux moulin
Au chant monotone,
Sur les bords du Clain
J'ai vu ma mignonne,

Landeridera, lon la,
Ah ! quel bon temps c'était là !

L'amoureux printemps
Versait sa folie ;
Berthe avait vingt ans,
Qu'elle était jolie !

Landeridera.....

La belle en souci,
Désirait, craintive,
Avec mon appui
Gagner l'autre rive.

Landeridera.....

Pour passer le gué
L'aimable compagne !
Mon cœur subjugué
Battait la campagne.

Landeridera.....

Elle s'appuya
Sur ma rude épaule ;
Un oiseau siffla,
Moqueur, sous le saule.

Landeridera.....

La brise soufflait
Dans sa chevelure,
Son pied nu semblait
Blanchir l'onde pure.

Landeridera.....

Oh ! les lourds cheveux
Que ceux de ma blonde !
Oh ! ses deux grands yeux,
Les plus beaux du monde !

Landeridera.....

Rose était sa chair
Aux baisers offerte ;
Sa bouche avait l'air
D'une fraise ouverte.

Landeridera.....

Par l'étroit chemin
Fleuri d'aubépine,
Je pressai sa main,
Sa main blanche et fine.

Landeridera.....

Merles et pinsons,
Ténors des charmilles,
Disaient leurs chansons,
Prodiguaient leurs trilles.

Landeridera.....

Les pommiers jetaient
Leurs fleurettes blanches;
Nos baisers chantaient
Joyeux sous les branches.

Landeridera.....

Et fous, nous allions
Sur les tendres mousses,
Et nous nous disions
Des choses bien douces.

Landeridera.....

Et tant que le jour
Versa la lumière,
Fleurit notre amour
Près de la rivière.

Landeridera.....

Puis, las ! je partis
Loin de la contrée,
Et plus ne revis
La chère adorée.

Landeridera.....

Triste et fatigué,
Au dernier automne
J'ai passé le gué,
Mais sans la mignonne.

Landeridéra.....

Adieu, mes amours,
Adieu, pauvre mie !
Hélas ! pour toujours
Tu t'es endormie !

Landeridera, lon la,
Mon pauvre cœur en mourra !

## SCEPTICISME

*Pour ma petite filleule Marguerite.*

Elle est encore bien petite,
Songez qu'elle n'a pas huit ans ;
C'est un frais bouquet de printemps,
Mademoiselle Marguerite.

Elle a l'œil vif, le teint rosé,
Et, dans sa gentille personne,
Elle a déjà, Dieu me pardonne !
Un certain petit air osé.

Elle est gracieuse et fluette,
Son corps est un souple roseau,
Son parler est un chant d'oiseau,
Un vrai gazouillis de fauvette.

Elle est curieuse, il faut voir...
Mais tâchez de me bien comprendre :
Elle est curieuse d'apprendre
Tout ce qu'une enfant peut savoir.

Sur tout être, sur toute chose,
Il faut l'instruire sans délai,
Et sur le faux et sur le vrai,
Et sur l'effet et sur la cause.

Devant ses questions, parfois,
Si vous usez de subterfuge,
Tant pis : c'est alors un déluge
Et de « comments » et de « pourquois ».

Oh ! ce n'est pas toujours facile
De lui cacher la vérité.
Pour prendre un chemin de côté
Il faut être vraiment habile.

Dans son naïf entendement,
Quand vous lui donnez la réplique,
Si la chose est trop illogique
Elle voit très bien qu'on lui ment.

Alors, dans cette petite âme,
Dans ce frêle et léger cerveau,
C'est l'inextricable écheveau,
C'est la chaîne perdant sa trame.

Ainsi, tenez, dernièrement,
Comme elle était fort occupée
A moraliser sa poupée,
Elle s'écria, gravement :

— Dis, maman, ma petite amie,
Zozo, la fille du coiffeur,
Tu sais, elle a bien du bonheur...
— Pourquoi cela, dis, ma chérie ?

— Mais parce que son bon papa
Vient d'acheter, la nuit dernière,
Pour son noël, un petit frère :
J'en voudrais un aussi, moi, na !

— Ah, vraiment !... Oui mais, ma mignonne,
Les bébés ça coûte trop cher ;
Chez les pauvres, surtout l'hiver,
Qui peut en acheter ? Personne !

— Oh ! maman, c'est pas la raison !
Vois, dit l'adorable mutine,
Notre pauvre, pauvre voisine,
A des bébés plein sa maison !

## PREMIERS CHAGRINS

Petite Jeanne, de vos yeux,
Reflets de votre âme naïve,
Coulent des pleurs silencieux...
Quel nouveau malheur vous arrive ?
— C'est votre enfant, me dites-vous,
Élégante et fraîche poupée,
Que le petit frère, en courroux,
A dans l'eau méchamment trempée.

Eh quoi ! vraiment, quelques satins
Valent-ils tant de pleurs, d'alarmes ?
Pour de plus gros chagrins,
Jeanne, gardez vos larmes.

N'attristez pas votre printemps
Si beau, si pur à son aurore ;
Hélas ! l'enfance n'a qu'un temps...
Mais qui donc vous chagrine encore ?
— Ce sont vos oiseaux, dites-vous,
Chantres joyeux de la vallée,
Qui, trompant de légers verrous,
Vers les champs ont pris leur volée.

Eh quoi ! vraiment, quelques serins
Valent-ils tant de pleurs, d'alarmes ?
Pour de plus gros chagrins,
Jeanne, gardez vos larmes.

Bleus comme des myosotis,
Vos grands yeux, faits pour le sourire,
Ce matin encor sont rougis ;
Ma pauvre enfant, c'est du délire.
— C'est grand'mère, me dites-vous,
Qui, lasse de votre tapage,
Vient de confisquer vos joujoux.
Joujoux ne sont plus de votre âge !

Eh quoi ! des oiseaux, des pantins,
Valent-ils tant de pleurs, d'alarmes
Pour de plus gros chagrins,
Jeanne, gardez vos larmes.

Mais vous allez avoir seize ans ;
Je vous vois, à votre toilette,
Multiplier fleurs et rubans :
Seriez-vous donc déjà coquette ?
Quoi ! vous ne me répondez rien ;
Votre cœur soupire, et pour cause...
Dans ces soupirs-là je vois bien
Que l'amour est pour quelque chose.

De ce dieu, les traits sont malins,
Le fripon aura vu vos charmes..
Voilà de gros chagrins,
Jeanne, cachez vos larmes !

## POUR PLAIRE A MADELEINE

*A Madame Antonia Bossu.*

Madeleine était presque enfant
Quand, au hameau, je l'ai connue ;
Son grand œil bleu, miroir charmant,
Reflétait son âme ingénue.
On eût dit la nymphe des prés,
A la voir courir sous les saules,
Avec ses longs cheveux dorés,
Dansant sur ses rondes épaules.

La mignonne avait pris mon cœur,
Elle y régnait en souveraine,
Et je n'avais qu'un seul bonheur :
C'était de plaire à Madeleine.

A tous les vœux qu'elle formait,
D'avance il me fallait souscrire ;
Il est vrai qu'elle me donnait
Ma récompense en un sourire.
Et pour ces sourires bénis,
Valant tous les trésors du monde,
J'allais chercher des fleurs, des nids,
Deux choses qu'adorait ma blonde.

Vingt fois, pour avoir des oiseaux,
Grimpant au faîte du vieux chêne,
Je faillis me rompre les os...
C'était pour plaire à Madeleine.

Tout le long des buissons en fleur,
Quand revenaient les gais dimanches,
Nous allions, comme frère et sœur,
Cueillir les aubépines blanches ;
Un jour, je crus devenir fou :
Le printemps me versait sa fièvre,
Je pris un baiser sur son cou,
Je mis ma lèvre sur sa lèvre...

Mais dans son regard courroucé
Comprenant ma faute et sa peine,
Je m'enfuis comme un insensé :
C'était pour plaire à Madeleine.

Enfin, après de bien longs jours,
Je suis l'époux de Madeleine.
Le Ciel a béni nos amours ;
Les enfants viennent comme graine.
Prenant d'assaut bras ou genou,
Il faut voir tout ce petit monde
Venir se suspendre à mon cou,
Comme une grappe rose et blonde.

Chaque année, un nouveau bambin
Nous vient... ; la maison en est pleine...
Mais bah ! je bénis mon destin,
Puisque ça plaît à Madeleine !

## BOUTADE

Aimable Muse, il faut cesser, ma mie,
De nous livrer à ce penchant fatal,
Qui rarement mène à l'Académie,
Mais plus souvent conduit à l'hôpital.
Ne chantons plus; j'ai su, par aventure,
Qu'Anastasie en voulait à nos airs...
Puisqu'il nous faut passer à la Censure,
Muse, crois-moi, ne faisons plus de vers!

En voyageant vers la double colline,
Plus d'un écueil nous arrête en chemin;
Chez l'éditeur fait toujours triste mine
Tout pauvre auteur qui vient tendre la main.
Pour arriver à la gloire qui grise,
Il nous faudra, par cent couplets pervers,
Louer Plutus, encenser la Sottise.
Muse, crois-moi, ne faisons plus de vers!

Et puis, que dire à ce public frivole,
Pour la moitié ramolli jusqu'aux os?
De Loyola nous goûtons peu l'école,
Il faudrait donc se garder des cagots?
Quelque chanson trop librement écrite,
Tombant chez eux, nous conduirait aux fers :
Pour éviter cette engeance hypocrite,
Muse, crois-moi, ne faisons plus de vers!

Quand nous ferions et referions l'histoire
De l'opulent et du déshérité,
Prouverions-nous, pourrions-nous faire croire
Que nous avons sauvé l'humanité?
Pour quelques gens heureux, en cette vie,
Combien, hélas! attristent l'univers.
Tu n'es pas faite à la mélancolie,
Muse, crois-moi, ne faisons plus de vers!

Oui, je le sais, je veux admettre encore,
Rimant toujours sans en faire un métier,
Que, quelque jour, le Dieu des vers m'honore,
Au double mont, d'un rameau de laurier.
Mais, pour aller chez les neuf Immortelles,
Lorsque je pense aux maux qu'il a soufferts,
L'ardent Pégase a-t-il encor ses ailes?
Muse, crois-moi, ne faisons plus de vers!

Allons! c'est dit, riante Poésie,
Ton fils renonce à tes attraits charmants.
Mais, quoi? l'amour et la douce folie
Viennent me dire : « O poète, tu mens ! »
Avril renaît, tout s'anime et respire,
L'oiseau gazouille à l'ombre des bois verts ;
Ah! reprenons, reprenons notre lyre,
Muse, aujourd'hui, faisons encor des vers!

# NOS TROIS COULEURS !

*Chant d'un Alsacien.*

D'un pays bien cher à la France
Évoquant les doux souvenirs,
Parfois, le cœur gros de soupirs,
Je revois ma première enfance :
Mon père, un vainqueur de Valmy,
Un jour, m'apprenant notre histoire,
Me montra, pleurant à demi,
Un drapeau, vieil ami de gloire !

Quand je vois nos trois couleurs,
Quelle flamme
Emplit mon âme !
Je me sens de nobles ardeurs
Quand je vois nos trois couleurs !

J'eus vingt ans : j'aimai la Patrie ;
Alors je compris, à mon tour,
Ce qu'on pouvait avoir d'amour
Pour cette bannière chérie !
Le drapeau, c'est le ralliment,
C'est le dernier rempart à rendre ;
Gloire à celui qui le défend,
Honte à celui qui peut le vendre !

Quand je vois, etc.

O drapeau, glorieux symbole,
Si cher à tous les cœurs français,
Qui donc put nombrer tes succès,
Aux jours de Jemmape et d'Arcole ?
Tes plis abritaient des héros
Qui t'aimaient comme une relique,
Et s'ils tombaient, leurs derniers mots
Étaient : Vive la République !

Quand je vois, etc.

Foyer d'où jaillit la lumière,
Éclairant tous les cieux obscurs,
O Paris, bientôt, dans tes murs
Viendront les peuples de la terre ! (*)

(*) Exposition de 1878.

Et pour cet immense congrès,
Notre drapeau, superbe encore,
Couvrira les fils du Progrès
De sa grande aile tricolore.

Quand je vois nos trois couleurs,
Quelle flamme
Emplit mon âme!
Je me sens de nobles ardeurs
Quand je vois nos trois couleurs!

## L'ANNIVERSAIRE

Voilà trente ans! quoi, cela se peut-il ?
Voilà trente ans que, dans ta gaîté franche,
Dans la fraîcheur de ta toilette blanche,
Tu m'apparus comme un bouquet d'Avril.
Mon cœur, ainsi qu'un pieux reliquaire,
A conservé ce souvenir si doux :
Allons, ma Jeanne, allons, embrassons-nous;
De notre hymen fêtons l'anniversaire.

Voilà trente ans! ce riant souvenir
Sur mon front passe ainsi qu'une caresse;
Nos deux printemps formaient notre richesse;
Nos fonds étaient placés sur l'avenir.
Pas de contrat passé devant notaire,
Titres, valeurs ou bien argent comptant...,
Tu n'avais rien... j'en possédais autant :
De notre hymen fêtons l'anniversaire.

Voilà trente ans ! hélas ! pauvres époux,
En avons-nous vu passer de ces choses !
Mais, à travers mille métamorphoses,
Nos cœurs toujours sont restés aussi fous.
Si quelquefois, furieuse ou légère,
Quelque tempête a passé sur nos jours,
Elle n'a point effleuré nos amours :
De notre hymen fêtons l'anniversaire.

Voilà trente ans ! s'il est vrai qu'à la fin
Tout disparaît, tout s'use, tout s'efface,
Va, dans nos cœurs est une fleur vivace
Qui doit fleurir encor plus d'un matin.
C'est l'amitié, ce baume salutaire,
C'est l'amitié, cette sœur de l'amour,
Qui nous console et nous charme à son tour :
De notre hymen fêtons l'anniversaire.

## PAUVRE GARÇON ! (*)

Un pauvre diable d'écrivain,
Portant un nom de mélodrame,
Contre la vieille Chanson brame,
S'époumone et s'épuise en vain.
Petit Don Quichotte en colère,
Il enfourche son canasson,
Et le voilà qui part en guerre...
Pauvre garçon !

Il s'est dit : mes vers sont mauvais,
Le public ne veut pas les lire ;
Voyons, si j'essayais de dire
Que c'est Nadaud qui les a faits ?

(*) Réponse à un détracteur de la vieille Chanson.

Mon nom, que tout le monde ignore,
Par ce grand coup de ma façon
Deviendrait... éclatant, sonore...
Pauvre garçon !

Il s'est dit, entre deux d'mi-s'tiers :
Usés, les vieux ! Faut que ça change !
Étant nul, je me fais Archange
Pour terrasser ces coupletiers.
La Chanson pour se faire battre
Trouve en moi son Baudry d'Asson...
Je braille, à moi seul, comme quatre.
Pauvre garçon !

Il s'est dit : puisque à vos banquets
De m'inviter on se dispense,
Chansonniers, j'aurai l'indécence
Et la malice des roquets ;
J'irai..., c'est sale,... mais qu'importe !
Abîmer votre paillasson...
– Dam ! puisqu'on le laisse à la porte...
Pauvre garçon !

Il s'est dit : Béranger n'a rien ;
Il faut dévisser sa statue ;
Nadaud à rimer s'évertue ;
Pour Dupont, il manque de chien.

Chose, Machin, à la bonne heure,
Voilà les rois de la Chanson !
— Oui, la Chanson qui nous écœure...
Pauvre garçon !

Ainsi donc tous nos grands rimeurs.
Nos vieux chansonniers qu'on renomme.
Sont jugés par le bon jeune homme,
Qui prend de petits airs vainqueurs.
Si j'en crois plus d'un camarade,
Il est bête à manger du son...
Croyons plutôt qu'il est malade.
Pauvre garçon !

## C'EST LE PRINTEMPS !

*A mon cher Boudouresque.*

Les vents ont suspendu
Leur complainte chagrine;
Les vallons ont perdu
Leur blanc manteau d'hermine;
Le Soleil au buisson
Donne un premier sourire,
Et Mars, enfin, expire
Dans un dernier frisson.

Des fleurs plein sa corbeille,
Des chansons plein la voix,
C'est encore une fois
Le Printemps qui s'éveille !

Avril revient, vermeil,
Tout s'anime et s'apprête
A chanter son réveil,
La nature est en fête !
Jetant aux alentours
Ses notes les plus franches,
Le pinson pend aux branches
Un nid pour ses amours.

Des fleurs plein sa corbeille,
Des chansons plein la voix,
C'est encore une fois
Le Printemps qui s'éveille !

Déjà le franc buveur,
Interrogeant les treilles,
Du bourgeon en sa fleur
Escompte les merveilles.
Le laboureur sourit,
Quand, pour prix de sa peine,
Il revoit dans la plaine
Seigle ou blé qui grandit !

Des fleurs plein sa corbeille,
Des chansons plein la voix,
C'est encore une fois
Le Printemps qui s'éveille !

Par d'éternelles lois,
Réglant toute harmonie,
O Terre, je te vois
Sans cesse rajeunie !
C'est que dans les longs jours
Où tu sembles muette,
Tu prépares, coquette,
Tes plus brillants atours !

Des fleurs plein sa corbeille,
Des chansons plein la voix,
C'est encore une fois
Le Printemps qui s'éveille !

De la terre amoureux,
Déjà l'astre superbe
Caresse de ses feux
Arbre, fleur ou brin d'herbe;
Toi qui fais tout germer,
Source vive et féconde,
Soleil, père du monde,
Fais aussi tout s'aimer !

Des fleurs plein sa corbeille,
Des chansons plein la voix,
C'est encore une fois
Le Printemps qui s'éveille !

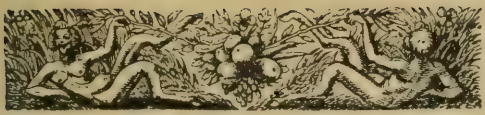
## CHANTONS !

Chantons la Muse aimable,
Celle qui, sans façon,
Les coudes sur la table,
Dit sa folle chanson.
Au chant nébuleux et maussade,
Qu'enfante maint cerveau chagrin,
Opposons un joyeux refrain
Qu'on répète en buvant rasade.

Chantons le vin qui donne
Bonne humeur et santé;
C'est au fond d'une tonne
Que naquit la gaîté.
Le vin ôte à nos fronts moroses
Les plis qu'y peut creuser le temps;
Il fait de la vie un printemps
Dont nous ne voyons que les roses.

Chantons notre maîtresse,
Et cherchons, chaque jour,
Notre unique richesse
Dans le vin et l'amour.
L'or qu'on fait tinter à l'oreille
Peut-il égaler le doux son
Ou d'un franc baiser de Suzon,
Ou des glougous d'une bouteille !

Si sur la rive noire
Nous pouvions emporter
Notre verre pour boire,
Notre luth pour chanter,
Francs amis de la chansonnette,
Alors nous irions chez Pluton,
Avec Collé, Panard, Piron,
Fonder une immense Goguette !



# LE ZÉNITH

*A la mémoire des aéronautes Crocé-Spinelli et Sivel.*

Pour commencer le périlleux voyage
Qui les menait à l'immortalité,
Ils étaient trois, ayant même courage,
Même énergie et même volonté.
Fiers et joyeux, vers cette voûte immense,
Où nous voyons des mondes resplendir,
Hardis marins, soldats de la science,
Ils sont partis pour vaincre ou pour mourir.

Le monde entier vous pleure et vous bénit.
Honneur à vous, ô martyrs du Zénith!

Ils sont partis, le cœur plein d'espérance.
Et, sillonnant les lumineux chemins,
Ils se disaient, sourds à toute souffrance :
Élargissons les horizons humains.
Dans l'éther bleu s'envole la nacelle,
Mais la mort veille : elle a compté leurs jours.
L'air va manquer... Bah ! la route est si belle...
Montons plus haut, amis, montons toujours !

Le monde entier vous pleure et vous bénit.
Honneur à vous, ô martyrs du Zénith !

Montons encore ! Au-dessus de ces nues
Que de secrets à nos yeux sont voilés !
Nouveaux Colombs, en des mers inconnues,
Cherchons, fouillons les pays étoilés.
Mais non, jaloux de garder son mystère,
L'Infini dit à ces audacieux :
« Pauvres mortels, retournez à la terre,
« Il faut mourir. » Et la mort en prit deux. (*)

Le monde entier vous pleure et vous bénit.
Honneur à vous, ô martyrs du Zénith !

(*) M. Tissandier survécut seul à cette catastrophe.

Fils de Newton, soldats de Galilée,
Que vos deux noms soient gravés à jamais
Sur un unique et pieux mausolée,
Vous rappelant aux regrets des Français !
De nos héros la noble et sainte race
Doit enfanter plus d'un martyr encor ;
Pour affronter et conquérir l'espace,
D'autres sont prêts à prendre leur essor.

Le monde entier vous pleure et vous bénit.
Honneur à vous, ô martyrs du Zénith !

## A CEUX QUI M'ENGAGENT A CHANTER

Vous voulez enivrer ma Muse,
Mais c'est me faire trop d'honneur;
Vous ne consultez que le cœur,
Et le cœur souvent nous abuse.

Je ne suis qu'un petit pinson,
Je redoute les jours moroses,
Je ne chante qu'au temps des roses,
Et l'hiver je tais ma chanson.

Des erreurs de mon premier âge
Aujourd'hui je suis revenu.
De la vie, enfin, j'ai connu,
J'ai fait le triste apprentissage.

Je n'ai trouvé chez les mortels
Que sottise, égoïsme et vice;
A l'imposture, à l'injustice,
J'ai vu se dresser trop d'autels.

Depuis qu'en leur sombre furie
J'ai vu les loups venus du Nord,
Semant la terreur et la mort,
Souiller le sol de ma patrie.

Depuis que d'écueil en écueil
Mon pays meurt de sa souffrance,
Quand il ne reste de la France
Que la ruine et que le deuil.

Quand je vois, tableaux lamentables,
Tant de pleurs et tant de tombeaux,
Quand je pense que tant de maux
Sont l'œuvre de deux misérables. (*)

Quand j'ai vu, frissonnant d'horreur,
Le frère acharné sur le frère,
Le fils fusillant le vieux père,
Le frère massacrant la sœur.

(*) Bismarck, Napoléon III.

Quand j'ai, dans la Ville-Lumière,
Soleil éteint qui fut Paris,
Vu plus de cadavres pourris
Que n'en contient un cimetière.

Lorsque j'ai vu, profond dégoût,
Honte pour la mémoire humaine,
Se mêler aux eaux de la Seine
Le sang coulant à plein égout.

Quand je vois, les yeux vers la terre,
Pleurer de petits enfants nus,
Orphelins qui ne verront plus
Ceux que leur a volés la guerre.

Non, non, je suis petit pinson,
Je redoute les jours moroses;
Je ne chante qu'au temps des roses,
Et l'hiver je tais ma chanson.

*Juin 1871.*

## PLUS DE POLITIQUE... (*)

Çà, disciples de la Chanson,
Vous avez donc fait fausse route ?
Bien dure est pour vous la leçon ;
Que d'or votre audace vous coûte !
Politiquer n'est pas permis,
Même en la langue poétique.
Chantez, ô mes amis !
Mais plus de politique.

Vous me direz... je vous entends,
Qu'on ne saurait toujours se taire,
Qu'aujourd'hui d'adroits prétendants
Vont... chut ! ce n'est pas votre affaire.

(*) Le journal *la Ligue des Poètes* condamné à 3,000 fr. d'amende pour avoir publié une chanson politique.

Pour relever votre pays
A la Vierge offrez un cantique.
Chantez, ô mes amis !
Mais plus de politique.

Vous direz : « Par delà les mers,
Lorsque, par troupeaux, on transporte
Des malheureux chargés de fers,
Le cœur s'émeut »... Peu vous importe !
Pendant que pleurent les bannis,
Rimez quelque refrain bachique.
Chantez, ô mes amis!
Mais plus de politique.

Songez qu'en simples passagers
Vous voyagez sur un navire;
Quand le vaisseau court des dangers
Les voyageurs n'ont rien à dire.
— Oui ! mais à la côte on fut mis
Par un capitaine et sa clique...
Chantez, ô mes amis !
Mais plus de politique.

Non, ailleurs portez vos regards :
Creusez les problèmes immenses;
Dans le champ du progrès, des arts,
Jetez de fertiles semences;

Rendez la balance à Thémis;
En temple changez sa boutique.
Chantez, ô mes amis!
Mais plus de politique.

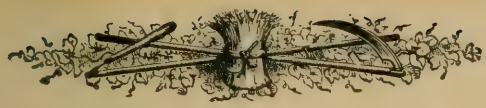
Est-il, pour inspirer vos vers,
Plus noble sujet que la France?
Parlez bien bas de ses revers;
Parlez lui tout haut d'espérance.
Un jour les deux pays conquis
Reviendront à la République.
Chantez, ô mes amis!
Mais plus de politique.

Je sais que des écueils nombreux
Rendront vos chemins difficiles;
Dans l'ombre, à replis tortueux,
Rampent toujours quelques Basiles.
Sur l'échine de ces maudits
Cassez votre fouet satyrique.
Chantez, ô mes amis!
Mais plus de politique.

C'est dit : il vous faut filer doux.
Laissez la politique à d'autres;
La vérité sous les verrous
Conduit trop souvent ses apôtres.

Enlevez à vos luths soumis
Toute corde patriotique.
Chantez, ô mes amis !
Mais plus de politique.

*1872*



# LA FÊTE DU TRAVAIL

*(Exposition 1878)*

Ils sont venus les temps meilleurs :
Par une fête universelle
Enfin s'ouvre l'ère nouvelle
Que vont bénir les travailleurs.
Accourez dans nos murs, pacifiques cohortes,
N'aspirant aujourd'hui qu'aux utiles succès ;
La France rajeunie ouvre grandes ses portes
A qui sur son drapeau met : Travail et Progrès.

Dans la ruche où de vos travaux
Demain vont briller les merveilles,
Artisans, humaines abeilles,
Apportez des trésors nouveaux.

Laissons dans le passé dormir les vieilles haines :
Trop longtemps par nos cris le monde fut troublé.
Formons de grands faisceaux pour nos luttes prochaines,
Mais avec des outils et des gerbes de blé.

S'il nous faut de nouveaux combats,
Puisque libres nous voulons vivre,
Que notre arme au moins soit le livre,
Du savoir soyons les soldats.
Des préjugés fourbus renversons les idoles,
Et, pour que de la nuit sorte enfin la clarté,
Partout pour nos enfants construisons des écoles :
C'est par l'instruction qu'on a la liberté.

L'âge d'or germe et va venir,
La vieille Europe s'humanise;
Ce que la haine encor divise
L'amour bientôt saura l'unir.
Le Progrès percera la dernière frontière,
Le vieux monde sera par son souffle emporté;
Nous n'aurons plus qu'un cœur, qu'une seule bannière,
Notre devise à tous sera : Fraternité !

## LE DÉFAUT DE LILI

Lili n'a qu'un petit défaut :
Oh ! ce n'est pas la modestie !
Ce n'est, non plus, d'être jolie.
C'est de le proclamer trop haut.
Mademoiselle est fort coquette :
Elle ne rêve que toilette.
Lili n'a qu'un petit défaut.

Lili n'a qu'un petit défaut :
C'est d'être gourmande à l'extrême ;
Son estomac est un problème,
C'est une tonne, ou peu s'en faut.

Elle a croqué, sans crier gare,
Un Grec, un Chinois, un Bulgare :
Lili n'a qu'un petit défaut.

Lili n'a qu'un petit défaut :
C'est de dire de ses amies
Mille petites infamies ;
A chacune elle livre assaut ;
Sa langue est une arme terrible :
Quand le trait part... gare à la cible !
Lili n'a qu'un petit défaut.

Lili n'a qu'un petit défaut :
C'est d'être orgueilleuse et pédante.
En art elle se dit savante
Et confond Paulus et Nadaud.
Sa sottise passe en proverbe ;
Elle prend le blé pour de l'herbe.
Lili n'a qu'un petit défaut.

Lili n'a qu'un petit défaut :
Elle est changeante comme l'onde.
Son cœur s'ouvre pour tout le monde,
Son cœur est vraiment par trop chaud !
La place n'est jamais déserte ;
C'est une table d'hôte ouverte...
Lili n'a qu'un petit défaut.

Lili n'a qu'un petit défaut :
C'est d'être gourmande et coquette,
C'est d'être médisante et bête,
C'est d'avoir un cœur d'artichaut ;
Mais c'est la meilleure des filles,
Car, à part ces quelques vétilles,
Je ne lui sais pas un défaut.

## POUR ELLES...

Mesdames, c'est vous que je chante
En ce petit discours rimé ;
Je voudrais ma note touchante,
Digne de votre sexe aimé.

Je voudrais longuement m'étendre
Sur mon sujet si délicat,
Que mon vers fut aimable et tendre,
Pour qu'au moins il vous ressemblât.

Il est, je le sais, des sceptiques,
Devant de faux dieux prosternés,
A qui mes élans poétiques
Pourront paraître surannés.

Avec notre soif de réclame,
Nous perdons toute dignité;
Le respect qu'on doit à la femme
Est mort avec notre gaîté.

Il semble qu'un vent de folie,
En ce siècle d'impiété,
Emporte tout, et qu'on oublie
Jusqu'au culte de la beauté.

Adieu les légendes naïves!
Au mauvais fruit on a mordu.
On veut des choses positives :
Le réalisme a tout perdu.

Adieu la fable vénérée
De Philémon et de Baucis !
Ainsi qu'une vile denrée,
L'amour a son tarif précis.

Cupidon porte une casquette,
Et tient bazar sur le trottoir.
Vénus est une gigolette,
Et son autel est un comptoir.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Mais, bah ! que vous importe, ô femmes,
Le goût du jour si criminel,
Et les sots et leurs épigrammes ?
Votre pouvoir est immortel !

Car, en dépit des gens moroses
Qui n'entendent rien aux amours,
Vous êtes les étoiles roses
Qui brillent sur nos sombres jours.

Je ne sais quelle fièvre ardente,
S'emparant de certains cerveaux,
Fait de vous plus d'une pédante,
Prétendant à nos grands travaux.

On en voit de ces pâles folles,
Monocle à l'œil, l'air doctoral,
Poseuses aux propos frivoles,
Abjurant un sexe idéal.

Oh ! les laides caricatures,
Aux mâles et gauches façons !
Oh ! les vilaines créatures,
Moitié filles, moitié garçons !

Les voyez-vous, ces doctoresses,
Affectant des airs masculins,
De leurs bras faits pour les caresses
Gesticuler sur des tremplins ?

Voyez-vous la blonde ou la brune,
S'en allant d'un pas triomphant
Pérorer à quelque tribune,
Pendant que pleurera l'enfant ?

Voyez-vous la femme charmante
Armant sa délicate main
D'un scalpel et, grave savante,
Fouiller les chairs du corps humain ?

Non, non, restez ce que vous êtes :
Des êtres doux et gracieux ;
Le plaisir, l'âme de nos fêtes,
Le charme du cœur et des yeux.

A quoi bon ? qu'avez-vous à faire
De connaître nos durs labeurs,
Quand votre seul rôle est de plaire,
Et de tenir captifs nos cœurs ?...

Songez que, dans tous les empires.
L'homme se soumet à vos lois ;
Qu'avec un seul de vos sourires
Vous conduisez sujets et rois.

Pour moi, fils des anciens trouvères.
Suivant de bien douces leçons,
Amantes, sœurs, épouses, mères,
Je vous célèbre en mes chansons.

La chanson que je diviniſe,
Si je l'aime en amant jaloux,
C'est qu'elle a votre grâce exquise,
Et qu'elle est femme comme vous.

## LA FUSION

Rééditant leurs sinistres exploits,
Les Prétendants, race à jamais maudite,
Ont mis à prix notre vieux sol gaulois,
Donnant la main aux marchands d'eau bénite.
On veut le trouble et la confusion,
Pour assouvir une antique rancune,
Contre le peuple on fait cause commune :
C'est la fusion !

Avril renaît et sème dans les bois
Les nids, les fleurs, les tapis de verdure ;
Tout prend une âme, une forme, une voix :
C'est le réveil de la mère Nature.
Dans tous les cœurs faisant invasion,
L'Amour s'en va rôder sous les charmilles ;
On voit s'unir les garçons et les filles...
C'est la fusion !

Embrasez-vous, noirs et vastes fourneaux,
Que dans vos flancs, comme un bouillant cratère,
Coulent en feu ces utiles métaux
Que les humains arrachent à la terre!
Plomb, cuivre ou fer mis à profusion
Dans les creusets, où tout se purifie,
Iront bientôt servir notre industrie :
C'est la fusion !

Guidant le Monde à de nouveaux destins,
Le Progrès vole et porte sur ses ailes
La liberté dans vingt pays lointains :
On voit s'unir bien des mains fraternelles.
Les peuples, las de la division,
Brisant partout leurs armes meurtrières,
Font des outils pour percer les frontières...
C'est la fusion !

Crésus repus, déshérités du sort,
Mortels coiffés ou non d'une couronne,
Il nous faut tous aller au sombre bord;
Il faut partir quand la Parque l'ordonne.
Le Temps qui fait sa funèbre moisson,
Met, puisqu'il faut qu'ici-bas chacun meure,
Rois et sujets dans la même demeure :
C'est la fusion !

# EN CUEILLANT LA VIOLETTE

C'était au temps des plus joyeux dimanches,
Alors qu'Avril, parfumant les buissons,
Met du soleil et des nids dans les branches,
Au cœur l'amour, aux lèvres les chansons.
Je m'en allais, foulant l'herbe fleurie,
Quand au détour d'un sentier tout ombreux
Je vis Rosette... ; elle était si jolie,
Que, sur le champ, j'en devins amoureux !

Lorsque j'ai rencontré Rosette,
Quand commencèrent nos amours,
Ah ! je m'en souviendrai toujours,
C'est en cueillant la violette !

Comme les blés, la mignonne était blonde.
Son œil était malin et triomphant,
L'amour avait sculpté sa gorge ronde
Et modelé son petit pied d'enfant.
De violette et de blanche aubépine
J'avais cueilli pour elle un frais bouquet :
Merci, dit-elle, avec sa voix câline,
En en parant son corsage coquet.

Lorsque j'ai rencontré Rosette,
Quand commencèrent nos amours,
Ah ! je m'en souviendrai toujours,
C'est en cueillant la violette !

Tout en marchant, j'écoutais sa voix tendre,
Et les oiseaux, en nous voyant unis,
Sans s'effrayer et semblant nous comprendre,
Continuaient de construire leurs nids.
Nous nous aimions sans pouvoir nous le dire,
Car en amour les discours servent peu ;
Nos cœurs s'étant compris dans un sourire,
Dans un baiser s'en étaient fait l'aveu.

Lorsque j'ai rencontré Rosette,
Quand commencèrent nos amours,
Ah ! je m'en souviendrai toujours,
C'est en cueillant la violette !

Merle bavard, et bouvreuil, et linotte,
Chantaient avril qui fait les cœurs contents ;
Grand ou petit, chacun avait sa note
Pour célébrer le retour du printemps ;
Et nous allions, butinantes abeilles,
Par la campagne aux riantes couleurs,
Moi, me grisant de ses lèvres vermeilles,
Elle, courant, folle, parmi les fleurs.

Lorsque j'ai rencontré Rosette,
Quand commencèrent nos amours,
Ah ! je m'en souviendrai toujours,
C'est en cueillant la violette !

Le soir venu, j'emmenais la fillette,
Pendant un mois mon logis fut joyeux,
Nos clairs baisers chantaient dans la chambrette,
Nous trouvions-là le Paradis à deux.
Nous nous jurions une ivresse éternelle,
Quand, un matin, (car hélas, tout finit !)
Je restai seul : l'inconstante hirondelle
Sous d'autres toits avait caché son nid !

Et je ne revis plus Rosette,
L'ingrate oublia nos amours ;
Mais, pour moi, j'y pense toujours
Lorsque fleurit la violette.

# UN DROLE D'ÉCHO

*A mon ami Claverye d'Estr*

Puisque de Gavarni j'évoque la mémoire,
Laissez-moi, mes amis, vous conter aujourd'hui
Sur ce railleur charmant une plaisante histoire ;
On m'assure du moins que l'histoire est de lui.

Gavarni possédait alors ce gai domaine
Que le chemin ferré vint séparer en deux.
C'est ici qu'il trouvait et composait sans peine
Ses croquis si savants et surtout si joyeux.

Un soir, donc, qu'il cherchait quelque sujet, je pense,
Sur un banc de gazon l'artiste vint s'asseoir ;
Et comme il fredonnait, distrait, une romance,
La brise la redit dans le calme du soir.

« Tiens ! dit-il, de l'écho chez moi ? Parbleu, j'atteste
Qu'à connaître le fait j'étais bien le dernier. »
Quand il vit tout à coup s'enfuir, rieur et leste,
Un gavroche des champs, l'enfant du jardinier.

« Ah ! drôle ! c'est donc toi qui fais ainsi merveille ?
Dit-il en ramenant tout penaud le bambin ;
Je pourrais, mon gaillard, allonger ton oreille...
Mais je veux conserver l'écho de mon jardin.

« Reviens demain, à l'heure où le soleil expire ;
Dans cet arbre touffu, caché tu resteras ;
J'attends quelques amis, nous aurons de quoi rire ;
Ce que je leur dirai tu le répéteras. »

Alors, le lendemain, des amis vinrent rendre
Visite à Gavarni, qui, grave, sérieux,
Leur dit : « Dans mon jardin je veux vous faire entendre
L'écho le plus fidèle et le plus curieux. »

Puis, au fond du bosquet ayant conduit ses hôtes,
— Écho, dit-il, Écho, réponds-moi, mon ami,
Es-tu là ? — Vous pensez si l'on se tint les côtes,
Car l'Écho répondit : — Oui, Monsieur Gavarni !...

## MON IDOLE

*A mon ami Lenoir.*

J'ai comme un autre mes amours :
C'est une fière et forte femme,
Aux francs et robustes contours,
Aux yeux profonds comme son âme.
Sur son front plein de majesté
Règne une éternelle jeunesse.
C'est mon idole, ma maîtresse,
C'est ma fierté.

Quel est son pays ? On prétend
Que ce fut la Grèce féconde ;
Vingt peuples vont se disputant
L'honneur de l'avoir mise au monde.
Son nom, qui partout est fêté,
Est un symbole d'allégresse.
C'est mon idole, ma maîtresse,
C'est ma fierté.

Son cœur est grand et généreux
Et ne conçut jamais de haine
Que pour les Césars orgueilleux,
Pour tout ce qui forge une chaîne :
Pour le pauvre déshérité
Elle a des trésors de tendresse.
C'est mon idole, ma maîtresse,
C'est ma fierté.

Je n'étais encor qu'un enfant
Que déjà je brûlais pour elle ;
Ce fut au jour où, triomphant,
Tout un peuple acclamait la belle.
Depuis, je n'ai jamais quitté
La séduisante enchanteresse :
C'est mon idole, ma maîtresse,
C'est ma fierté.

Enfin, c'est un trésor bien doux ;
Pour mon cœur c'est le bien suprême.
Pourtant je n'en suis point jaloux,
Je veux que tout le monde l'aime.
Car l'Idole qu'avec fierté
Je rêve et je chante sans cesse,
O mes amis, c'est ma maîtresse :
La Liberté !

## QUE DIRIEZ-VOUS ?

Nina, Nina, vous que l'on donne
Comme une excellente personne,
Au caractère égal, charmant,
Si j'affirmais que l'on vous ment,
Que diriez-vous, ô ma migonne ?
— Mais rien : non, je ne dirais rien;
Après tout, cela se peut bien !...

Que diriez-vous, ma blondinette,
Si je vous traitais de coquette,
Assurant que, matin et soir,
On vous trouve à votre miroir,

son dévoué
P. Carrier-Belleuse.
1898

Ne pensant qu'à votre toilette ?
— Mais rien : non, je ne dirais rien ;
Après tout, cela se peut bien !...

Si je contais vos artifices
Pour faire tomber les novices
A vos roses et blancs genoux,
O ma Nina, que diriez-vous,
Vous, la blonde aux mille caprices ?
— Mais rien : non, je ne dirais rien ;
Après tout, cela se peut bien !...

Si je publiais qu'en déesse,
Dans une énervante paresse,
Vous effeuillez les plus beaux jours
Que le Ciel fit pour les amours...
Que diriez-vous, ma charmeresse ?
— Mais rien : non, je ne dirais rien ;
Après tout, cela se peut bien !...

Voyons, que diriez-vous, ma bel e,
Si je vous montrais infidèle,
Grave ou folâtre tour à tour,
Changeant d'avis vingt fois par jour,
Un être, en un mot, sans cervelle ?
— Mais rien : non, je ne dirais rien ;
Après tout, cela se peut bien !...

Si je disais qu'on exagère
Votre teint rosé de bergère,
Vos dents d'émail, vos cheveux d'or,
Vos pieds mignons... que sais-je encor...
Que répondriez-vous, ma chère ?
— Mais je répondrais aussitôt
Que vous n'êtes qu'un triple sot !...

## LE SOLEIL EST COUCHÉ

Là-bas, derrière la colline,
Dans le ciel qu'on voit s'embraser,
L'astre radieux qui décline
Lentement semble s'écraser
C'est l'heure du calme suivie;
C'est un jour de plus retranché
Du nombre des jours de la vie!
Le soleil est couché.

J'ai cueilli ta fleur embaumée,
Amour, rayon tombé du ciel;
Sur mes jours une bien aimée
A versé la joie et le miel.
Hélas! l'hiver des ans m'assiège;
De débris mon cœur est jonché :
La fleur d'amour meurt sous la neige...
Le soleil est couché.

A tous les dieux j'ai voulu croire !
Plein d'espoir, mon cœur virginal
A vingt coupes a voulu boire,
Sans cesse altéré d'idéal.
Et puis, comme l'oiseau des grèves
Que le plomb cruel a touché,
L'espoir est mort, adieu les rêves !
Le soleil est couché.

Poésie, âme de mon âme,
Tu m'as versé ton doux poison ;
J'ai chauffé mon cœur à ta flamme
Tant qu'il fut en sa floraison.
A ton baiser, à ton étreinte,
Chaque jour je suis arraché ;
Pour moi ta flamme s'est éteinte :
Le soleil est couché.

J'ai voulu croire au Dieu suprême
Qui parle d'un monde meilleur :
Est-ce raison ? Est-ce blasphême ?
Le doute, sceptique et railleur,
O croyance, blanche colombe,
Sur ton aile un jour a marché...
Hélas ! tout finit à la tombe :
Le soleil est couché !

## L'HIVER A SES BEAUX JOURS

*A mon ami Eugène Fraumont.*

Décembre de leur robe verte
A dépouillé bois et coteaux,
Et sur la campagne déserte
L'hiver étend son blanc manteau.
Parfois, trouant les cieux moroses,
Brillent quelques pâles rayons :
Tout se ranime et nous croyons
Voir alors s'éveiller les roses.

Chaque saison a ses fleurs, ses amours,
L'hiver offre aussi ses beaux jours.

L'hiver, que j'aime à voir la terre,
Belle dans son recueillement,
Se préparant, la bonne mère,
A son splendide enfantement !
Plus la neige couvre la graine,
Plus épais est le blanc tapis,
Et plus lourds seront les épis
Pour nourrir la famille humaine !

Chaque saison a ses fleurs, ses amours.
L'hiver offre aussi ses beaux jours.

Auprès de l'âtre, à la veillée,
L'aïeul, d'une tremblante voix,
A la jeunesse émerveillée
Redit un conte d'autrefois ;
Dans chaque enfant qui le caresse,
Il revoit, le pauvre lassé,
Une image de son passé,
Un souvenir de sa jeunesse.

Chaque saison a ses fleurs, ses amours.
L'hiver offre aussi ses beaux jours.

Des ans, pourquoi craindre l'outrage ?
De nos jours ce sont les hivers :
Ils font l'homme indulgent et sage,
Ils rendent nos liens plus chers.

Ma Jeanne dit que je grisonne,
Qu'ensemble nous devenons vieux.
Bah! l'on ne s'en aime que mieux!
L'amour est fort quand il raisonne.

Chaque saison a ses fleurs, ses amours,
L'hiver offre aussi ses beaux jours.

Si l'été donne avec largesse
Des fleurs qu'il est doux de cueillir,
L'hiver a ses heures d'ivresse,
Ses jours et ses nuits de plaisir...
O riche, ne sois pas avare :
L'hiver, le pauvre a froid, a faim ;
Donne du feu, donne du pain...
Ne va pas oublier Lazare !

Chaque saison a ses fleurs, ses amours,
L'hiver offre aussi ses beaux jours.

## CONCERT BACHIQUE

Sait-on pourquoi j'aime tant rire et boire ?
Sait-on pourquoi j'aime tant la gaîté ?
Pourquoi toujours je préfère à la gloire
Le jus divin, le nectar enchanté ?
C'est qu'en septembre, amis, je vins au monde,
Et qu'on faisait vendange, ce jour-là.
En mon honneur plus d'un bon vin coula ;
Sur mon berceau l'on trinquait à la ronde.

Toc tic, toc tic, toc tic toc !
C'est une musique
Vraiment magique :
Toc tic, toc tic, toc tic toc,
Que j'aime ce doux choc !

J'aime le vin, car il fait qu'on oublie
Que trop rapide, hélas ! s'enfuit le temps.
Il sait bannir toute mélancolie,
Dans l'hiver même il fait croire au printemps.
Versez-moi donc cette liqueur vermeille.
Trinquons, amis ; jamais dans l'univers
On n'entendit de plus joyeux concerts
Que ces refrains qui charment mon oreille.

Toc tic, toc tic, toc tic toc ;
C'est une musique
Vraiment magique :
Toc tic, toc tic, toc tic toc ;
Que j'aime ce doux choc !

Grands conquérants, qui brillez par les armes,
De vos exploits je ne suis pas jaloux.
La guerre, hélas ! fait verser trop de larmes :
Se battre est beau, mais s'aimer est plus doux!
Pour tentes, moi, j'ai l'ombrage des treilles,
Le triste ennui n'habite pas mes camps ;
J'ai pour canons des fûts aux larges flancs,
Mes légions sont des rangs de bouteilles !

Toc tic, toc tic, toc tic toc ;
C'est une musique
Vraiment magique :
Toc tic, toc tic, toc tic toc,
Que j'aime ce doux choc !

Puisqu'il n'est rien de durable en ce monde,
Dieu des buveurs, adoucis mon destin.
Finis gaîment ma course vagabonde,
Fais-moi mourir au milieu d'un festin.
Loin des soucis, compagnons trop sévères,
Environné de convives joyeux,
O mes amis, qu'on me ferme les yeux
Au bruit charmant, au tintement des verres !

Toc tic, toc tic, toc tic toc ;
C'est une musique
Vraiment magique :
Toc tic, toc tic, toc tic toc,
Que j'aime ce doux choc !

## LA PROMESSE DE NINON

Éveille-toi, gentille paresseuse,
Le gai soleil brille depuis longtemps;
Les prés sont verts; c'est la saison joyeuse,
C'est aujourd'hui la fête du printemps.

L'hiver dernier, t'en souvient-il, ma belle?
Quand s'ébaucha notre roman d'amour,
Tu me juras qu'à la saison nouvelle
Tu m'aimerais..... au moins pendant un jour.

Or, ce beau jour est arrivé, mignonne,
Le pinson chante et le bois refleurit;
De fleurs avril a tressé sa couronne :
Je viens toucher le cher billet souscrit.

Viens, le printemps donne de douces fièvres,
Et je connais plus d'un étroit chemin
Où nous irons, les lèvres sur les lèvres,
L'un contre l'autre et la main dans la main.

Le ciel est pur, la brise est embaumée,
Les nids sont pleins d'amoureuses chansons ;
Notre doux nid, à nous, ma bien-aimée,
Nous le ferons à l'ombre des buissons.

Viens, nous irons fouler les hautes herbes,
Tantôt courant après les papillons,
Tantôt faisant de véritables gerbes
De fleurs des champs que nous rapporterons.

Puis, à nos jeux, enfin, mettant un terme,
Quand nous aurons couru comme des fous,
Je sais là-bas une modeste ferme
Où l'on boit frais, loin des regards jaloux.

Mets aujourd'hui ta plus belle toilette,
Sur tes cheveux pose ce frais chapeau ;
Ce ruban sied à ton teint de brunette,
Ces bijoux vont à ton cou pur et beau.

Mais qu'ai-je dit ? Non, vraiment, c'est folie !
Cet attirail, ces bijoux, ces rubans,
Te rendraient-ils à mes yeux plus jolie ?
Pour te parer n'as-tu pas tes vingt ans ?

Non, laisse là tout ce vain étalage.
Combien de fleurs, là-bas, au bois ombreux,
Fières, voudront briller à ton corsage,
Et s'offriront pour orner tes cheveux !...

De nos baisers j'escompte la recette :
J'en veux prendre un sur ton œil noir moqueur,
Puis deux, puis trois sur ta joue à fossette,
Puis... sans compter sur tes lèvres en fleur.

Pourquoi dis-tu d'être plus économe
De ces baisers, voluptueux régal ?
Quand j'en voudrais, de suite, avoir la somme,
Les intérêts avec le capital.

Ninon, Ninon, quand l'heure est fortunée,
Lorsque tu vois quels désirs sont les miens,
Si je ne suis riche qu'une journée,
Laisse-moi vivre, et compter tous mes biens.

Mon œil vous voit, doux trésors que j'envie :
Petites mains appelant le baiser,
Taille d'enfant qui dans mes doigts se plie,
Souple roseau qu'on a peur de briser.

Charmants jumeaux, venez qu'on vous embrasse...;
On vous séquestre, hélas ! pauvres petits.
Allez, tantôt j'obtiendrai votre grâce.
En attendant tenez-vous bien blottis.

Mais je te fâche, ô Ninon ; je m'arrête...
Que de trésors s'échappent de mes doigts !
Allons, partons, puisque te voilà prête,
Je finirai mon inventaire au bois.

## LA MAISON DU SAGE

Je sais un paisible séjour,
Un nid plein de verdure,
De grands bois lui font, tout autour,
Une immense ceinture.
A l'abri des vents et des eaux
Est ce bel ermitage :
C'est la maison de Pétréaux;
C'est la maison du Sage.

C'est dans ce site verdoyant,
Au sein de vastes plaines,
Où le blé se dore, ondoyant,
Pour les moissons prochaines.
C'est à l'ombre des grands coteaux,
Au milieu du village,
Qu'est la maison de Pétréaux;
C'est la maison du Sage.

Dans le joli pays d'Étreux,
C'est la maison aimée,
Où jamais pour le malheureux
La porte n'est fermée.
Pauvres des bourgs et des hameaux,
Saluez au passage
Cette maison de Pétréaux;
C'est la maison du Sage.

C'est sous ce toit hospitalier,
Loin des bruits de la ville,
Que le modeste chansonnier
Vit heureux et tranquille.
On trouve l'oubli de ses maux
Et l'on reprend courage
Dans la maison de Pétréaux;
C'est la maison du Sage.

Asile cher au voyageur,
Bonne et douce retraite,
Pour la joie et la paix du cœur
Tu parais être faite.
Reste à l'abri de tous fléaux,
Du vent et de l'orage,
Blanche maison de Pétréaux,
Chère maison du Sage!

# PRÈS DU CŒUR

*à Madame Amel de la Comédie Française.*

Quand je t'ai, ma mie,
Auprès de mon cœur,
Tout dans cette vie
Me semble meilleur ;
Le soleil s'allume,
Il est dans tes yeux,
Et l'air se parfume
De tes lourds cheveux.

Lorsque tu reposes
Auprès de mon cœur,
Les lys et les roses
Ont plus de senteur.

Ton bras que je touche,
Au lys est pareil,
Des roses ta bouche
A l'éclat vermeil.

Quand tu fais entendre
Auprès de mon cœur
Ta voix douce et tendre,
Ton rire moqueur,
Tu mets tout en fête ;
Le joyeux pinson
Comme le poète
Dit mieux sa chanson.

Quand tu n'es, mignonne,
Auprès de mon cœur,
Tout est monotone,
Vide et sans couleur,
Le soleil se brouille,
La fleur meurt d'ennui,
Le pinson bredouille,
Et mon cœur aussi.

## MAITRE DES CHANTS (*)

*à mon ami Etienne Ducret.*

Enfin, je suis dans les honneurs;
Parmi les titrés j'ai ma place,
Et d'illustres prédécesseurs
Je vais pouvoir suivre la trace.
Mon titre est des plus alléchants,
Je l'obtiens par faveur insigne.
Mon Dieu, puissè-je en être digne !
Je suis maître des chants.

Les journaux ayant annoncé
Mon nouveau titre et mes mérites,
Depuis un mois, c'est insensé
Ce que j'ai reçu de visites.

(*) Celui qui dans les goguettes est nommé pour appeler les auteurs.

On flatte mes goûts, mes penchants,
De compliments on me submerge ;
J'éblouis jusqu'à mon concierge...
Je suis maître des chants.

A tout grade on peut parvenir ;
Avec un peu d'intelligence
Le plus obscur peut devenir
Ministre, ou maréchal de France ;
Pour moi, grâce à des soins touchants,
Mes neveux voudront-ils le croire ?
J'arrive au faîte de la gloire...
Je suis maître des chants.

Mon sort est des plus fortunés,
A la *Lice,* mon Capitole,
Je fais l'appel des condamnés,
C'est moi qui donne la parole.
Chantez ou la ville ou les champs,
Sujet sévère, ou sujet tendre,
Chansonniers, il vous faut m'attendre :
Je suis maître des chants.

Si j'avais un orgueil réel,
Tant d'honneur me rendrait malade ;
Mais non, comme un simple mortel,
Je vais, je viens, je me balade,

Je ne prends pas des airs tranchants,
Ça n'est pas dans mon caractère...
Et pourtant... quel titre... ô ma mère !
Je suis maître des chants.

Voyageant fort peu, je n'ai vu
Pas plus le Nil que la Tamise,
Et Bougival m'est inconnu
Autant que Florence et Venise.
Pays des beaux soleils couchants,
Pour moi vous restez un problème,
Mais je puis mourir tout de même...
Je suis maître des chants.

Mes chers amis, quand je mourrai,
Suivez mon corps au cimetière.
Sans prendre un visage éploré,
Gravez dessus ma froide pierre :
Il a vécu loin des méchants,
Bon époux et bon camarade,
Peu fier, en dépit de son grade
Il fut maître des chants.

## LE PLUS BEAU PAYS

Il est, sur un charmant rivage,
Un pays que l'on connaît peu,
Où jamais ne gronde l'orage,
Où le ciel reste toujours bleu.
Là, jamais de pensers moroses
Ne rident les fronts de vingt ans;
En toute saison, en tout temps,
La nature y sème des roses.

Jamais sous le soleil
On ne vit pays pareil!

Riche en produits de toute sorte,
Le sol, merveilleux artisan,

Sans se lasser, là-bas, rapporte,
Au moins six récoltes par an.
Les meilleurs vins, beaune ou champagne,
Sont tirés deux fois par saison;
En un mot, tout vient à foison :
C'est le vrai pays de Cocagne !

Jamais sous le soleil
On ne vit pays pareil !

Là, sans flèches et sans amorce,
L'Amour prend les cœurs, les unit;
Aussi pas l'ombre d'un divorce,
Naquet s'y pendrait de dépit.
Les maris sont de vrais modèles,
Possédant toutes les vertus,
Et, ce qui surprend encor plus,
Toutes les femmes sont fidèles.

Jamais sous le soleil
On ne vit pays pareil !

De procès n'ayant (quelle chance !)
A juger le plus petit cas,
Thémis a vendu sa balance,
C'est triste pour les avocats !
Jamais de querelles sinistres
Ne troublent le gouvernement.

La chose s'explique aisément :
On n'a ni chambres, ni ministres !

Jamais sous le soleil
On ne vit pays pareil !

Pour moi, ce que surtout j'admire,
C'est que, sous ce ciel enchanté,
La vie est pour tous un long rire,
Faite de joie et de santé.
Délaissé, le pauvre Esculape,
Pour vivre changeant de métier,
Tient boutique dans son quartier
Pour vendre le jus de la grappe.

Jamais sous le soleil
On ne vit pays pareil !

Sans lois, sans ridicule mode,
Chacun vit, pense à sa façon,
Prenant la franchise pour code,
Ayant pour culte la raison.
Ces divinités disparues :
Vérité, justice et bon goût,
Se montrent dans tout et partout.
Quant à l'esprit... il court les rues

Jamais sous le soleil
On ne vit pays pareil !

Enfin, en de constantes fêtes,
Loin des sots et des courtisans,
Des faux docteurs, des faux prophètes,
Des jaloux et des médisants,
On vit là sans qu'on vous enterre
Avant quatre cents ans et plus !
C'est le ciel promis aux élus,
C'est le paradis sur la terre.

Jamais sous le soleil
On ne vit pays pareil !

Mais ce rivage où tout abonde,
Ce paradis par tous rêvé,
Est-il dans quelque coin du monde ?
Quel est son nom, qui l'a trouvé ?
Est-il à Rome ? Est-il à Sparte ?
Hélas ! j'oubliais, mes amis,
De vous dire que ce pays
N'est encor sur aucune carte.

Jamais sous le soleil
On ne vit pays pareil !

## MON DOCTEUR

Bon docteur, vieil ami d'enfance,
Tu voudrais me guérir ? Tant mieux !
En ton savoir j'ai confiance ;
Mais quoi ! tu parais soucieux.
Tu dis d'un air plein de mystère,
Qu'il n'est plus permis d'ajourner ?
Qu'il faut vite me condamner
Au régime le plus sévère ?

Docteur, halte-là !
Tout, excepté çà.

Tu me dis, savant Esculape,
Que mes jours sont en grand danger ;

FERNAND FEAU

Qu'aimant trop le jus de la grappe
Je dois d'abord m'en corriger?...
Diable ! le cas est assez grave
Et vaut bien qu'on y songe un peu...
Ne plus boire, mais, sacrebleu!
J'ai de si bons vins à la cave !

Docteur, halte-là !
Tout, excepté ça.

Tu prétends, quelle fantaisie !
Que je fatigue mon cerveau
A faire de la poésie,
A chercher toujours du nouveau;
Tu veux, la chose est plus commode,
Pour simplifier mon travail,
Que, nouveau Ponson du Terrail,
J'écrive un roman à la mode ?

Docteur, halte-là !
Tout, excepté çà.

Lorsque, parfois, je m'exaspère
En voyant mainte iniquité,
Docteur, tu blâmes ma colère
Qui ne vaut rien pour ma santé ;
De m'échauffer ainsi la bile
Je dois m'abstenir désormais:

Eh quoi! ne plus dauber jamais
Sur le fourbe ou sur l'imbécile?

Docteur, halte-là!
Tout, excepté ça.

Docteur, bon docteur, tu m'invites
A la sagesse, à la raison,
Je rends, dis-tu, trop de visites
A l'autel du dieu Cupidon.
Tu prétends que près d'une femme
Mon sang bouillonne trop ardent,
Qu'à mon âge, c'est imprudent,
Et qu'il faut modérer ma flamme?...

Docteur, halte-là!
Tout, excepté ça.

Bon! voilà le docteur qui tonne,
En criant que je ne veux rien,
Rien suivre de ce qu'il m'ordonne,
Pourtant il parle pour mon bien.
« Alors, me dit-il, je t'avise
Qu'avant six mois tu seras mort...
Au moins te mettras-tu d'accord
Avec le prêtre, avec l'église? »

Docteur, halte-là!
Nous verrons, pour ça.

## BON VOYAGE !

Avec son froid bagage
De neige et de grésil,
Pour le terme d'avril
L'hiver, enfin déménage.

Bon voyage et bon vent :
Prends la poudre d'escampette ;
Sans peur qu'on te regrette,
Salue et va-t'en !

On rouvre la goguette,
On rechante Panard ;
Fille de lupanard,
Adieu, chanson sale et bête !

Bon voyage, etc.

De janvier à décembre,
Fatigué de souffrir,
Le pays, pour guérir,
Ne veut plus garder la chambre.

Bon voyage, etc.

Une ingrate voisine,
Comme un macaroni,
File... au camp ennemi...
Va donc, vieille gourgandine !

Bon voyage, etc.

Chez nous, un hôte indigne
C'est le phylloxera ;
Le jour qu'il s'en ira,
Nous dirons avec la vigne :

Bon voyage, etc.

Sotte et funeste idole,
Plus d'un vieux préjugé,
Par le bon sens jugé,
Sur son vieux nez dégringole,

Bon voyage, etc.

Adieu, vieille mégère,
Ignorance au front bas !
Décampe : sur tes pas
Bientôt fuira la misère.

Bon voyage, etc.

Qu'on pleure sur les princes
De Prusse : leur trépas,
Moi, ne me touche pas :
Ils nous ont pris deux provinces.

Bon voyage et bon vent :
Prends la poudre d'escampette ;
Sans peur qu'on te regrette,
Salue et va-t'en !

## LE RETOUR DE LA CHANSON

Fille de la douce folie,
Rire aux dents, bonnet de côté,
Du pays de la fantaisie
Je reviens avec ma gaîté.
Je t'apporte, ô ma vieille France,
Avec les airs que tu chéris,
Des refrains trop longtemps proscrits,
Des chants d'amour et d'espérance !

Je suis la vieille Chanson,
Celle qu'on croyait morte,
Je reviens. J'ai fait ma moisson
De chants de toute sorte ;
Non, non, elle n'est pas morte,
La vieille Chanson !

Dans un jour fatal à nos armes,
J'ai laissé sur les bords du Rhin,
Pour consoler la France en larmes,
Mes grelots et mon tambourin.
En ce temps de deuil, de misère,
Où plus d'un cœur s'est révolté,
Moi, Chanson, aussi j'ai jeté
Mon cri de rage et de colère.

Je suis la vieille Chanson,
Celle qu'on croyait morte,
Je reviens. J'ai fait ma moisson
De chants de toute sorte;
Non, non, elle n'est pas morte,
La vieille Chanson !

Chantons, amis, chantons quand même,
Chantons le printemps et ses fleurs;
Chantons l'amour, ce bien suprême,
Le vin qui réjouit les cœurs;
Chantons le soleil qui féconde
Et fait mûrir les épis d'or;
Chantons notre plus cher trésor :
La Liberté, reine du Monde !

Je suis la vieille Chanson,
Celle qu'on croyait morte,
Je reviens. J'ai fait ma moisson
De chants de toute sorte;
Non, non, elle n'est pas morte,
La vieille Chanson !

Rieuse, folle, vagabonde,
Suivant mon caprice et mon goût,
Semant mes refrains à la ronde,
Je vais... mais, française avant tout,
S'il fallait qu'un jour, — n'en déplaise
A toute la horde des rois, —
On osât toucher à nos droits...
Je me referais *Marseillaise !*

Je suis la vieille Chanson,
Celle qu'on croyait morte,
Je reviens. J'ai fait ma moisson
De chants de toute sorte;
Non, non, elle n'est pas morte,
La vieille Chanson !

## PAUVRES AMOURS !

Froid et brumeux voici venir Octobre :
De longs frissons semblent passer dans l'air,
De ses rayons le soleil est plus sobre,
L'oiseau se tait, tout annonce l'hiver;
Vous qui cherchez et l'ombre et le mystère,
En vagabonds vous qui courez tout nus,
Lorsque les froids, bientôt, seront venus,
Pauvres Amours, comment allez-vous faire ?

Voici venir les sombres jours,
Que je vous plains, pauvres Amours !

Au fond des bois, dans les vertes cachettes,
Vous embusquant comme de vils gredins,

En avez-vous surpris de ces fillettes ?
En avez-vous commis de ces larcins ?
Mais, dépouillant les retraites ombreuses
Où vous alliez vous glisser en sournois,
Le sombre hiver, hélas ! pour de longs mois
Revient, chassant les colombes frileuses.

Voici venir les sombres jours,
Que je vous plains, pauvres Amours !

Adieu pour vous, adieu les heures franches !
Vous n'irez plus, battant les verts buissons,
Faisant vos nids dans l'herbe, sous les branches,
Foulant aux pieds les futures moissons :
Car il faut dire aussi, petite engeance,
Que, dans vos jeux, vous ne respectez rien,
Que vous riez au nez de tout gardien.
On a pour vous toujours tant d'indulgence !

Voici venir les sombres jours,
Que je vous plains, pauvres Amours !

Gentils enfants, pour nos sombres demeures
Si vous quittez les bois, le beau ciel blêu,
Il est encor pour vous de douces heures
Que vous saurez trouver auprès du feu.

Discrètement vivant là, portes closes,
Dans le satin ou la bure blottis,
Vous attendrez, ô mes pauvres petits,
Que le printemps ait réveillé les roses!

Voici venir les sombres jours,
Que je vous plains, pauvres Amours!

## C'EST L'HIVER

C'est l'hiver et ses jours moroses,
L'hiver qui vous glace le flanc ;
Veuf qui semble pleurer les roses
Et qui porte son deuil en blanc.
En avant les drogues maudites,
Les médecins qui coûtent cher !
Voici la saison des bronchites :

C'est l'hiver.

C'est l'hiver; la neige qui tombe
Nous enveloppe en ses grands plis ;
Chaque maison est une tombe
Où nous vivons ensevelis.

Le vent dans la ville s'engouffre
Et de ses sanglots emplit l'air ;
On dirait une âme qui souffre :
C'est l'hiver.

C'est l'hiver ; le long de la Seine
On voit des enfants presque nus,
Et, quartier de la Madeleine,
Des chiens avec des pardessus.
Le roquet semble heureux de vivre ;
L'enfant, dont le froid mord la chair,
Pleure sous la neige et le givre :
C'est l'hiver.

C'est l'hiver ; les riches voitures
Roulent ; sur leurs sièges juchés
Les vieux larbins dans leurs fourrures
Ont l'air de gros ours... mal léchés.
La bise en hurlant vous soufflette ;
Le nez blanc, bleu, gris, rouge ou vert,
Prend tous les tons de la palette :
C'est l'hiver.

C'est l'hiver ; c'est la saison bête
Où, sans pain et les pieds gelés,
Dans son taudis plus d'un poète
Rêve des beaux soirs étoilés,

Et célèbre, amère ironie,
Lui l'affamé, nu comme un ver,
L'amour, le vin et la folie :
C'est l'hiver.

C'est l'hiver; viens, ô ma mignonne,
En attendant l'avril béni,
Frêle oiseau dont le corps frissonne,
Viens dans mes bras te faire un nid.
Bravant les rigueurs de décembre,
Devant un bon feu vif et clair
Il fait bon s'aimer dans la chambre :
En hiver.

## L'HEUREUX DÉTROIT

Sur un charmant rivage,
Est-ce au rivage hindou ?
Je ne sais pas bien où,
Est un fameux passage ;
Moins à craindre est cent fois
Celui des Dardanelles :
On le nomme, je crois,
Le détroit des Jouvencelles.

Mais s'il a des orages,
Si des écueils nombreux
Le rendent dangereux,
S'il s'y fait des naufrages,

Que de joie, en retour,
Il donne à ses fidèles !
C'est le nid de l'amour,
Le détroit des Jouvencelles !...

Courant la pretentaine
Sur ces mobiles flots,
Combien de matelots
Restent en quarantaine !
Malheur au maladroit
Songeant aux bagatelles !
Il veut qu'on aille droit,
Le détroit des Jouvencelles !

Entre deux roches blanches
Est ce détroit mouvant
Où s'abîment souvent
De roses avalanches !
Impossible d'entrer
Quand les vents sont rebelles :
Il vous verrait sombrer...
Le détroit des Jouvencelles !

Jamais neige ni glace
Dans ce passage ouvert !
On est toujours couvert,
Quelque gros temps qu'il fasse !

Grâce à son col étroit,
A ses roches jumelles,
Il ignore le froid
Le détroit des Jouvencelles !

S'il est vrai qu'avec l'âge
Aucun marin ne peut
Filer le moindre nœud
Dans ce gentil passage,
Jusqu'au dernier soupir,
Cueillant des fleurs nouvelles,
Moi, je voudrais franchir
Le détroit des Jouvencelles !

## ÇA DIMINUE !

Piqué du travers
De pondre des vers,
Du moins au temps de ma jeunesse,
Contes folichons,
Joyeuses chansons,
De ma veine coulaient sans cesse;
Rimeur aux abois,
Aujourd'hui ma voix
Du dieu des vers est méconnue;
Sève du printemps,
Verve de vingt ans,
Ça diminue !

J'aime le clairet
Qui rend guilleret,

Et, tout en méprisant l'ivrogne,
A table, autrefois,
J'eusse, je le crois,
Vidé dix flacons de bourgogne ;
La chaude liqueur,
De par mon docteur,
Depuis longtemps m'est défendue ;
Mieux va la santé,
Mais pour la gaîté...
Ça diminue !

Pour mainte beauté,
Ardent, transporté,
Jadis j'aurais vendu mon âme ;
Ce sexe enchanteur
Régnait sur mon cœur,
Pour lui j'étais tout feu, tout flamme ;
Aujourd'hui, l'amour
Me fait plus d'un tour,
Et rit de ma déconvenue...
Hélas ! de mon feu
Il me reste peu :
Ça diminue !

Crédule à l'excès,
Jeune, je berçais
Mon cœur de bien douces chimères ;
Aussitôt construits,
Aussitôt détruits,

Les projets ne me coûtaient guères.
Froide déité,
La Réalité
Chez moi, depuis, est survenue;
Projets séducteurs,
Rêves enchanteurs,
Ça diminue!

Pour les orgueilleux,
Pour les envieux,
L'existence est pleine d'alarmes;
Puisant mon bonheur
Dans la bonne humeur,
La vie a pour moi bien des charmes.
Mon plus gros ennui
Est bien, aujourd'hui,
De voir la vieillesse venue;
Je dis en comptant
Les jours me restant:
Ça diminue!

## COUPLETS AU CAVEAU

Quand le Caveau fraternel
(Ah ! grâces lui soient rendues !)
T'attend, humble ménestrel,
Viens à lui les mains tendues.
Il aurait pu choisir mieux;
Les rêveurs sont ennuyeux.
Musette, ma musette,
Au Caveau faisons risette.

Dans la maison où Panard
A laissé son large rire,
Rimeur morose et sans art,
Que feras-tu de ta lyre ?
Du Caveau tu n'as d'abord
L'esprit, ni le... coffre-fort.
Musette, ma musette,
Au Caveau faisons risette.

Maitenant que te voilà
Membre en cette académie,
Ingrat, vas tu-laisser là
La *Lice,* ta vieille amie ?
Elle t'a fait plus d'un trait,
Mais bah ! qui donc est parfait ?
Musette, ma musette,
Au Caveau faisons risette.

Servir deux sociétés
C'est courtiser deux maîtresses :
Or, comment des deux côtés
Prodiguer mêmes tendresses ?
Les aimer en même temps ?
Oui... Mais, où sont nos vingt ans ?
Musette, ma musette,
Au Caveau faisons risette.

A tes modestes refrains
On fait des honneurs peu minces.
Peste ! Il te faut pour parrains (*)
Plus que des maîtres, des princes ;
J'entends princes du couplet.
Ton bonheur est donc complet,
Musette, ma musette,
Au Caveau faisons risette.

(*) Gustave Nadaud, Émile Bourdelin, président du Caveau.

Pour bien dire ta chanson,
Peut-être était-il plus sage,
O pauvre petit pinson,
D'éviter barreaux et cage !
Mais cette cage vraiment
Est un séjour si charmant !
Musette, ma musette,
Au Caveau faisons risette.

*8 Janvier 1892.*

## LA BOUCLE DE CHEVEUX

C'était... C'était par un beau soir d'été,
Comme le dit mainte histoire amoureuse;
La nuit venait, paisible et vaporeuse,
Quand à mes yeux s'offrit une beauté!

O mes amis, quelle adorable blonde!
C'est une femme et c'est presque une enfant;
D'épais cheveux caressent, en flottant,
Le blanc satin de son épaule ronde.

Trente-deux dents, et du plus fin émail,
Ornent sa bouche, un charmant écrin rose,
De grands yeux bleus, où, paupière mi-close,
Les cils ont l'air de faire l'éventail;

Un pied mignon, une taille divine,
Gorge où l'œil plonge, et voit avec plaisir
Deux beaux captifs, demandant à sortir
De leur prison de blanche mousseline;

Avec cela, de l'esprit, du maintien;
Et, quand la bouche ébauche un fin sourire,
Un air mutin qui charme et semble dire :
Osez, Monsieur, osez... ne craignez rien!

Bref, je suis fou de mon enchanteresse;
O laisse-moi, lui dis-je, laisse encor
Ma main plonger dans tes longs cheveux d'or!
Elle fit plus, j'en obtins une tresse.

Gage d'amour que j'emportai chez moi,
Trésor charmant que vingt fois, dans ma fièvre,
J'allais portant de mon cœur à ma lèvre,
Les sens troublés d'un indicible émoi.

Et, dans la nuit qui s'achevait sans voiles,
L'air était plein d'effluves embaumés,
Tout semblait dire : Aimez, soyez aimés!
Je croyais voir se baiser les étoiles.

Je contemplais avec des yeux jaloux
Les blonds cheveux et je rêvais à l'ange...
Mais, las ! au jour, je vis, spectacle étrange,
Qu'ils étaient faux ; de plus, ils étaient roux !

Jean Brunet

# AU BORD DE LA RIVIÈRE

*A mon cher Camille Roy.*

Parmi les douces choses
Qu'on doit au mois aimé
Qui fait pleuvoir les roses
Sur le sol embaumé,
Pour moi la plus charmante
Est d'aller en rêvant
Voir, au soleil levant,
Le flot qui fuit et chante.

Quand le soleil va se lever,
A l'heure où tout fait sa prière,
Ah! comme il est doux de rêver,
Au bord de la rivière!

Il fait jour, et c'est l'heure
Où du clocher massif

La vieille cloche pleure
Son cantique plaintif;
Les bœufs, bêtes superbes,
Dilatant leurs naseaux,
Boivent dans les roseaux
Ou vont tondant les herbes.

Quand le soleil va se lever,
A l'heure où tout fait sa prière,
Ah! comme il est doux de rêver,
Au bord de la rivière!

Qu'il pleuve, vente ou tonne,
Là-bas le vieux moulin
Dit son chant monotone
Dans l'air pur du matin.
Faisant tourner les meules,
La roue a l'air, parfois,
D'un grand monstre de bois
Ouvrant de larges gueules.

Quand le soleil va se lever,
A l'heure où tout fait sa prière,
Ah! comme il est doux de rêver
Au bord de la rivière!

Son filet sur l'épaule,
Ici, l'adroit pêcheur

Se glisse sous le saule,
Marchant comme un voleur.
Puis ramenant les mailles
De son filet pesant,
Il sourit en voyant
Tant de blanches écailles !

Quand le soleil va se lever,
A l'heure où tout fait sa prière,
Ah ! comme il est doux de rêver,
Au bord de la rivière !

En faisant sa toilette,
Le moineau, vrai pandour,
A la bergeronnette
Près de l'eau fait sa cour.
Et, plus loin, l'hirondelle,
Avant d'aller vers Dieu,
Dans le bénitier bleu
Mouille un bout de son aile.

Quand le soleil va se lever,
A l'heure où tout fait sa prière,
Ah ! comme il est doux de rêver,
Au bord de la rivière !

Nombreuse est la famille ;
Aussi, Jeanne au lavoir

Est déjà, pauvre fille,
Levant son lourd battoir.
Frappe, ô ma lavandière,
Il faut linge à foison,
Depuis qu'à la maison,
Est né le petit frère.

Quand le soleil va se lever,
A l'heure où tout fait sa prière,
Ah ! comme il est doux de rêver,
Au bord de la rivière !

## LA MORT D'UN MOINEAU

Il n'était gracieux ni beau,
Il n'avait pas la poésie
Des oiseaux brillants de l'Asie ;
Ce n'était qu'un simple moineau.

Il n'avait pas la voix charmante
Du rossignol et du pinson ;
Monotone était sa chanson,
Mais il plaisait à mon amante.

Dans la froide ou chaude saison,
Celui que ma Rose regrette
Savait égayer ma chambrette ;
C'était l'Ami de la maison.

Un matin du dernier automne
Que vers le bois, à petits pas,
Son bras rond passé sous mon bras,
Nous allions avec ma mignonne ;

Au bord d'un limpide ruisseau,
Dont l'eau s'enfuyait murmurante,
Les yeux fermés, l'aile pendante,
On trouva le petit oiseau.

Sans doute quelque gros orage
Avait frappé le cher petit ;
Rose le prit, lui fit un nid,
Un nid soyeux dans son corsage.

Lors, son destin fut des plus doux,
Partout on vantait ses prouesses.
Il avait toutes les caresses :
J'en étais même un peu jaloux.

Ah ! son sort était enviable :
Rose lui servant son festin
Sur sa bouche..., le libertin
Ne voulait plus quitter la table.

Il devint, on le comprendra,
Gras comme un chef de table d'hôte ;
Monsieur posait, la tête haute,
Se donnant des airs de pacha.

Avec cela le volatile
Sale et crotté comme un chartreux,
Avait des vices plus nombreux
Que ceux dont parle l'Evangile.

Il était voleur et gourmand,
Entêté comme une Bretonne,
Fainéant comme un lazarone
Et rusé comme un vrai Normand.

Et, loin de corriger ses vices,
Pour Rose c'était un plaisir
De guetter son moindre désir,
De contenter tous ses caprices.

Enfin, pendant douze grands mois,
On n'eut d'amour que pour le drôle :
J'en avais par-dessus l'épaule
De vivre en ce ménage à trois.

Quand un matin, rêvant ripailles,
En sournois, un vilain matou,
Lui fit, en lui tordant le cou,
Hélas ! de tristes funérailles.

Et depuis qu'il s'en est allé,
Pour toujours, en une autre vie,
Dans le cœur de ma douce amie,
Moi, je me suis réinstallé.

## LE CHATEAU DE MAZELINE

*A la mémoire de J. Rousset.*

Sur les bords de la Seine,
Des vents abrité,
Je sais un vieux domaine
Tout plein de gaîté.
Les pinsons, les fauvettes,
Leurs frères, les poètes,
Donnent là grandes fêtes
Quand revient l'été.

Au flanc de la colline
Est l'heureux séjour;
Un grand bois le domine
Et s'étend autour.

Quand on entre au village,
Ce riant ermitage
Semble dire au passage :
Voyageur, bonjour!

Là, paisible et limpide,
Loin du vieux Paris,
La rivière dévide
Son long ruban gris;
L'hirondelle avec grâce
Frôle la vague, passe,
Monte et jette à l'espace
Ses plus joyeux cris.

De ce séjour aimable
L'hôte, homme parfait,
Soigne cuisine et table;
Tout marche à souhait.
Qu'il est beau dans sa gloire,
Alors qu'il verse à boire!...
Si ce n'est pas Grégoire,
C'est tout son portrait.

Là, le vin, c'est hotoire,
Vin célèbre ou non,
N'a, pour se laisser boire,
Besoin d'un grand nom.

Mon vers t'immortalise,
O vin, et te baptise,
Sans passer par l'église,
Vin de la chanson !

Pour qu'à la cave on n'aille,
Le vin est monté,
Chacun à la futaille,
Puise à volonté.
Jamais de fronts sévères,
Car, pour les gais trouvères,
Le vin coule à plein verres,
Comme la gaîté !

## A MON AMI SAINT-GERMAIN

Si je savais faire les vers
Comme Saint-Germain sait les dire,
De mon poétique délire
Je voudrais emplir l'univers.
Tout ce qui vibre, aime et respire,
Tout ce qui charme et nous attire,
Du ruisseau jusqu'aux vastes mers
Serait célébré sur ma lyre.....
Si je savais faire les vers
Comme Saint-Germain sait les dire.

Aussi nombreux que les galets
Que les flots roulent sur la grève,
De l'aurore au jour qui s'achève
Je voudrais faire mes couplets.
Comme un fol essaim qui sans trêve

Vole, tourbillonne, s'élève,
Mes vers à nos joyeux banquets
Chanteraient, ardents, pleins de sève,
Aussi nombreux que les galets
Que les flots roulent sur la grève.

Si je savais faire les vers
Comme Saint-Germain sait les dire,
Pour les bons j'aurais un sourire
Et des verges pour les pervers ;
Pastorale, églogue ou satire,
Ma muse à tout voudrait suffire,
Vos noms seraient dans mes concerts,
Chansonniers que j'aime et j'admire,
Si je savais faire les vers
Comme Saint-Germain sait les dire.

# VIEILLES RELIQUES

*A mon ami Georges Montorgueil.*

Doux souvenirs du temps que je regrette,
De mes bonheurs envolés pour toujours,
Pour un moment mettez mon âme en fête,
En me parlant des défuntes amours.

Le souvenir, puisqu'il faut que tout passe,
Beauté, jeunesse, amour, espoir, bonheur,
C'est le seul bien qui jamais ne s'efface,
C'est le parfum qui reste après la fleur.

Près du foyer, où triste je tisonne,
Rêves charmants dans mon cœur enfermés,
Je vous évoque en ce jour froid d'automne,
Apparaissez, doux fantômes aimés?

. . . . . .

Mes doigts toujours tremblent lorsque je t'ouvre,
Gentil coffret, qui renfermes, pour moi,
Plus de portraits charmants qu'en a le Louvre,
Plus de trésors qu'en peut avoir un roi.

Ce médaillon, c'est le portrait d'Estelle,
Qui me jura de m'aimer sans retour.
Huit jours après, la volage cruelle
Faisait ailleurs mêmes serments d'amour.

Bonjour! Ninon, fleurette à peine éclose,
Dont un sultan eût orné le sérail;
Tu ris, montrant dents blanches, bouche rose,
Perles dormant sur un lit de corail.

Sombre, voici le portrait de Silvie,
Brune au cœur d'or, rarement contenté,
De nos baisers toujours inassouvie,...
Je te salue, ô fleur de volupté!

Je les revis avec toi ces dimanches
Où nous courions sur les grands tapis verts;
Que de festins nous primes sous les branches!
Quels déjeuners...! et surtout quels desserts...!

C'était au temps où toute fleur enivre,
Où tout renaît pour sourire et charmer.
Aux jours d'avril, à deux, il fait bon vivre !
C'est la saison que Dieu fit pour s'aimer.

. . . . . .

Voici le coin appelé mes archives,
Bibliothèque intime des amants,
Pattes de mouche, amoureuses missives,
Tendres billets, griffonnages charmants !

Je vous revois, précieuses reliques,
Chers petits riens, ayant plus de valeur
Pour moi, que tout l'or des deux Amériques,
Car vous parlez de joie et de bonheur.

Voici le gant de la blonde Rosine,
De mes baisers tout frisonnant encor.
Gant, qu'as-tu fait de la main blanche et fine,
Que tu cachais comme on cache un trésor ?

Frêle ruban dont l'aspect me transporte,
Au bal, un soir, dans les cheveux d'Irma,
Tu voltigeais, mais comme une aile morte,
Tu te flétris... l'oiselet n'est plus là.

As-tu gardé le parfum de sa lèvre,
Toi que ce soir je veux encor fêter,
Mouchoir brodé, qu'en des heures de fièvre,
On n'eût jamais besoin de me jeter ?

Chers bibelots, vous racontez ma vie :
Lettres, portraits, rubans, fleurs et parfums,
Vous souriez à mon âme ravie,
Et vous chantez tous mes bonheurs défunts.

## CHANSON D'AUTOMNE

Au pays où l'on chante,
Dans la saison touchante
Où tout est volupté,
Comme l'humble fauvette
Qui dit son ariette,
Mon cœur a chanté.

Au pays où l'on rêve,
Sur le beau lac sans grève
Où l'on va, captivé,
Grisé par les mensonges
Dont nous bercent les songes,
Mon cœur a rêvé.

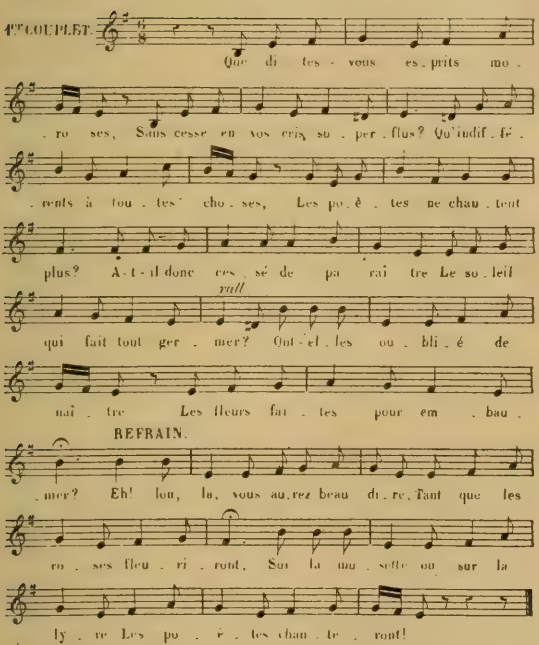
Au pays où l'on pleure,
Quand pour chacun vient l'heure
D'être désespéré,
Sur les tombes fermées,
Pleines d'âmes aimées,
Mon cœur a pleuré,

Au pays où l'on aime
J'ai chanté le poème
De la Félicité ;
Plus heureux que Joconde,
Car aux pieds d'une blonde
Mon cœur est resté !

# MUSIQUES

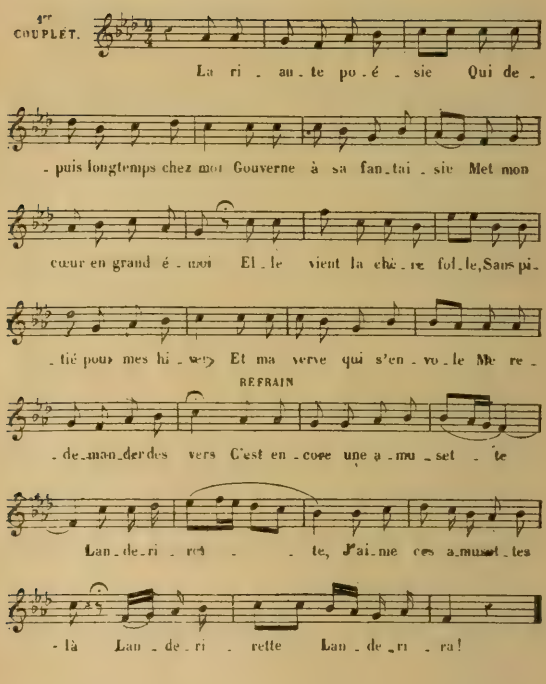
# Chantez, Poètes!

(Page 9)



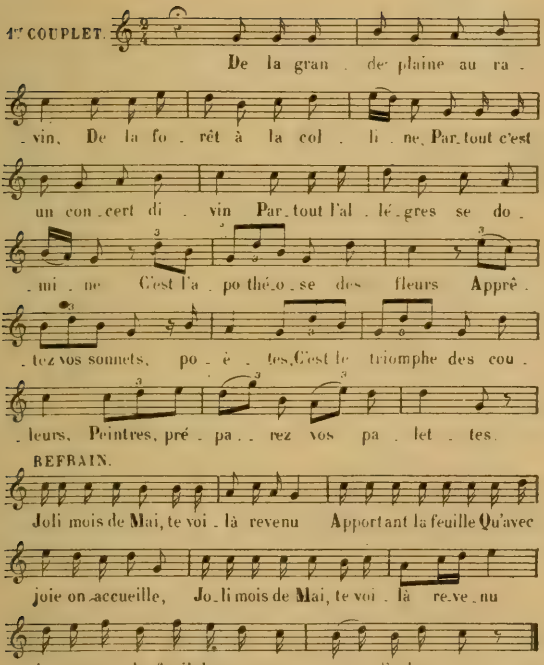
# Les Amusettes

(Page 19)



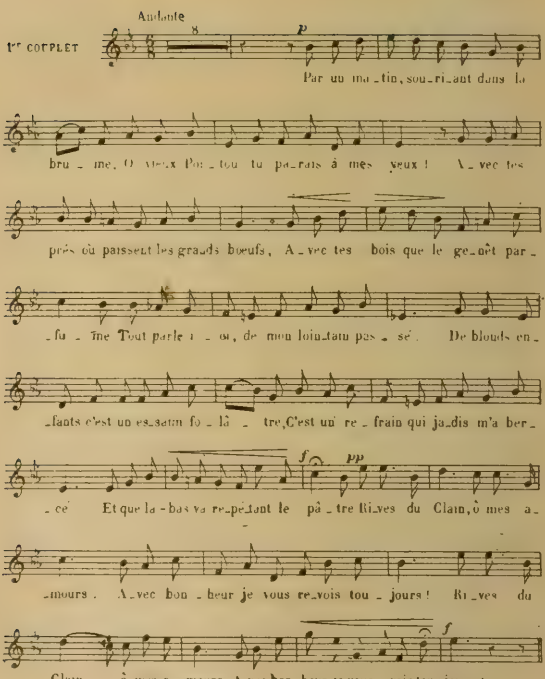
# Joli Mois de Mai...

(Page 31)



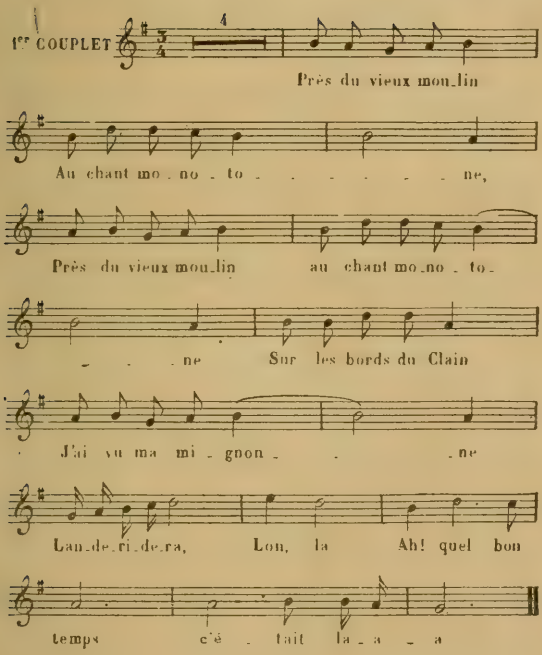
# Les Rives du Clain

*(Page 43)*



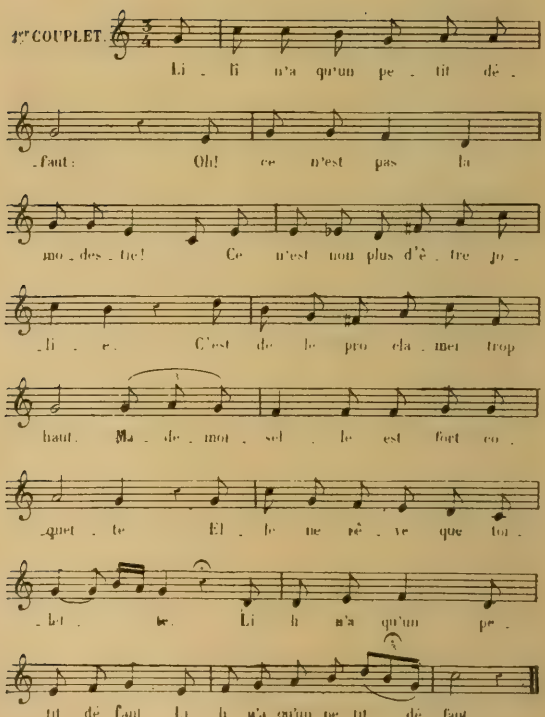
# La Chanson du Gué

(Page 54)

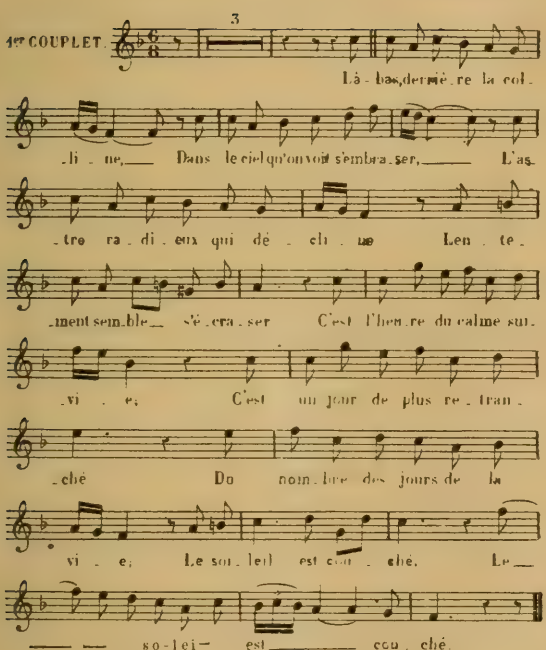


# Le Défaut de Lili

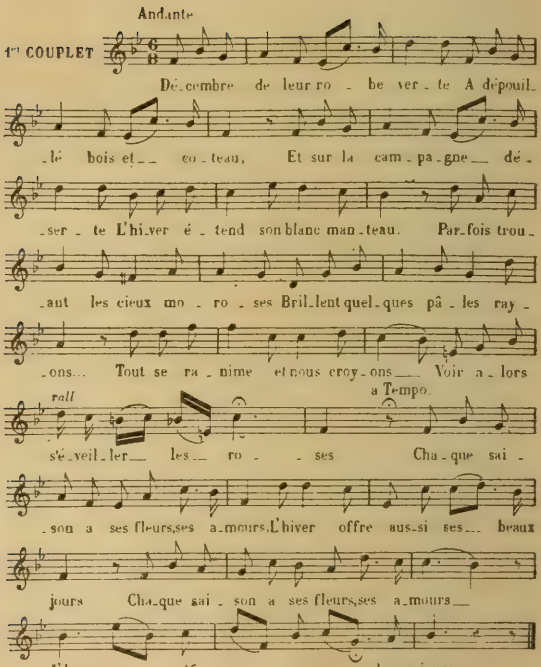
*(Page 95)*



# Le Soleil est Couché

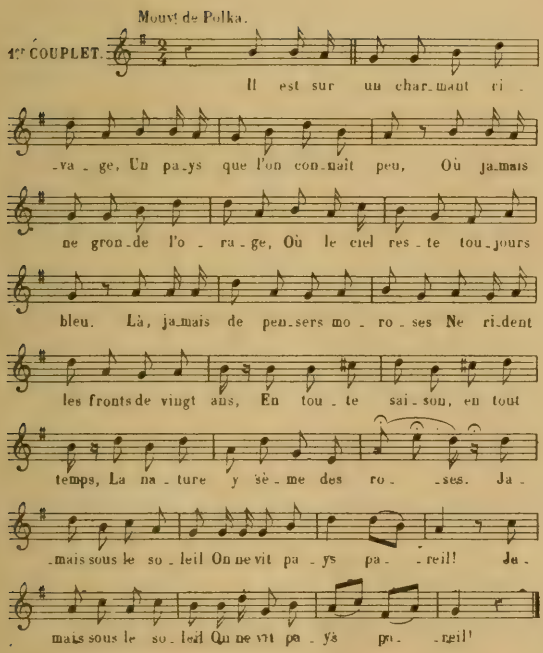
(*Page 115*)

# L'Hiver à ses beaux Jours

*(Page 117)*



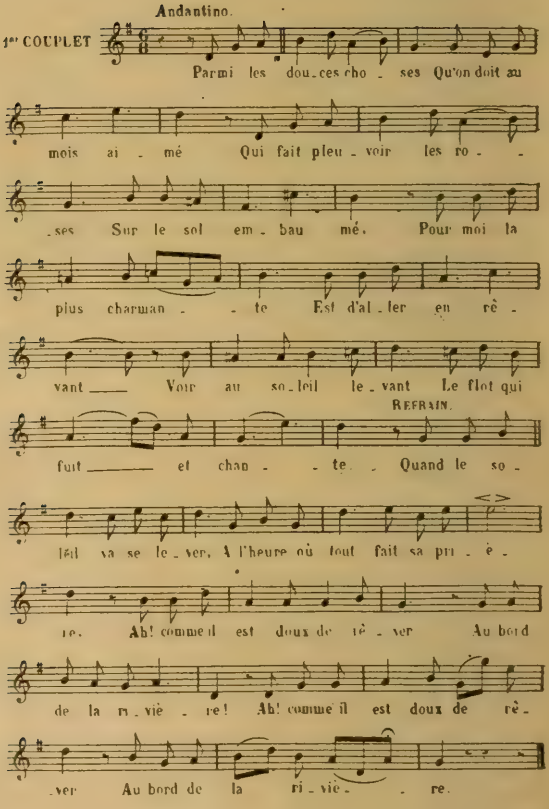
# Le plus beau Pays

*(Page 134)*



# Au bord de la Rivière

(Page 165)



# TOASTS A LA CHANSON

a bien ami Chebaut
son admirateur
F. Guyon

## I

*A Francisque Sarcey*

Je connais une Déité,
Plus intéressante et plus belle
Que tout ce que l'art nous révèle
Des Phidias, des Praxitèle,
Ces maîtres de l'antiquité.
Cette riante enchanteresse,
Cette amoureuse au cœur ardent,
N'aura jamais, je le confesse,
Et la raideur et l'air pédant
Des froides beautés de la Grèce.
Elle n'aura jamais le ton,
Ni les traits rêveurs et moroses,
Ni les trop langoureuses poses,
De quelque Vénus en carton.

La divinité que je rêve,
Et qui rayonne sur mes jours,
Est une blonde fille d'Ève,
Aux francs et robustes contours.
Je vous la peins comme je l'aime,
Insoucieuse, un peu bohème,

Inconstante comme le temps,
Changeante comme le nuage,
Et portant sur son frais visage
Les fleurs d'un éternel printemps.
C'est la folle au joyeux délire,
A l'œil rempli de volupté,
D'esprit et de malignité.
A voir sa verve on pourrait dire
Qu'elle eut pour mère la Gaîté
Et pour père un éclat de rire !
C'est celle que l'on voit toujours,
Légère comme une gazelle,
Allant de la plaine aux faubourgs,
De la mansarde à la tonnelle,
Traînant constamment après elle
Tout un essaim bruyant d'Amours.
C'est l'infatigable frondeuse,
Cinglant, sans trêve ni repos,
La bande toujours trop nombreuse
Des cafards, des fourbes, des sots;
C'est celle, enfin, dont l'œil s'enflamme,
Et qui, le cœur plein de fierté,
Redevient une forte femme
Au souffle de la Liberté.

Et pour finir la ressemblance
De ce portrait fait sans façon,
Voici son acte de naissance:
Son pays se nomme la France;
Elle s'appelle : La Chanson !

## II

*A Edmond Lepelletier.*

Chanson, âme de nos festins,
Pour qu'on en garde la mémoire,
Dis-nous un peu de ton histoire...
Viens-tu des Grecs ou des Latins?

Dis-nous le secret de ton âge,
Dis-nous à qui tu dois le jour.
Est-ce à Bacchus? est-ce à l'Amour?
Viens-tu d'un fou? viens-tu d'un sage?

Viens-tu des hommes ou des dieux?
Pour rendre tes charmes fidèles,
Faut-il te peindre avec des ailes?
Es-tu de la terre ou des cieux?

L'historien, cherchant la trace
De ta naissance et de ton nom,
Des bras du tendre Anacréon
Te fait passer dans ceux d'Horace.

En France tu parais plus tard.
Rabelais, qui de toi s'inspire,

Te communique son franc rire ;
Tu séduis Piron et Panard.

Puis, bientôt, Désaugiers jalouse
Ces aimables voluptueux ;
Béranger est ton amoureux,
Et Nadaud, un matin, t'épouse.

O Chanson, rayon de gaîté !
Un dieu dut t'envoyer sur terre
Pour faire oublier la misère
Dont le genre humain est doté.

Reste la Muse, grave ou folle,
Vivant par l'esprit et le cœur,
Gardant toujours pour la douleur
Le refrain qui berce et console !

Chante l'Amour et ses élus ;
Chante le doux jus de la grappe ;
Du bout de ta marotte frappe
Sur le vice et sur les abus,

Reste cette Muse féconde
Qui, pour aider l'esprit nouveau,
Veut aussi porter le flambeau
Qui doit un jour guider le Monde !

Chanson, je bois à tes succès ;
Qu'elle soit ou grecque ou latine
Peu m'importe ton origine,
Ton cœur sera toujours français !

## III

*A Félix Charpentier*

Non, la Chanson n'est pas cette fille impudique,
Inepte et débitant, dans un jargon nouveau,
Des vers qu'on vend au poids et qu'à l'aune on fabrique,
N'ayant rien dans le cœur et rien dans le cerveau.

Jeune et belle toujours comme une nymphe antique
Qu'un Phidias eût fait naître sous son ciseau,
La Chanson, c'est la muse et fine, et poétique,
Qui cause avec la fleur et chante avec l'oiseau.

C'est l'amoureuse ardente, enjouée et coquette,
Fille de notre race, enfant de la goguette,
Ayant grâce de reine et gaîté de pinson.

C'est, au jour du danger, la muse aux larges ailes,
Faisant jaillir des cœurs de nobles étincelles...
C'est celle qui nous charme, enfin, c'est la Chanson

## IV

*A Henri Cor*

Voici le mois charmant, plein de métamorphoses,
Avril, qui nous revient avec les jours bénis,
Qui met des rayons d'or à tous les fronts moroses,
Du bonheur dans les yeux, de l'amour dans les nids.

Avril, c'est le printemps et ses horizons roses;
C'est dans le bois en fleur, les concerts infinis;
C'est l'immense réveil des êtres et des choses;
C'est la sève qui monte, et les cœurs rajeunis.

Oh ! dans ce renouveau si doux pour le poète,
Pour chanter l'hosanna de la Nature en fête,
Amis, mêlons nos voix à celles des pinsons;

Et buvons au printemps, buvons aux fleurs nouvelle
A ces choses qui sont éternellement belles :
Au soleil, à l'amour, aux oiseaux, aux chansons !

## V

Salut à la Chanson, reine de nos festins !
La seule majesté dont les calmes destins
S'accomplissant joyeux à travers tous les âges,
Sont du moins rarement troublés par les orages !
Tandis que d'autres vont, payant leur fol orgueil
Par les pleurs de l'exil ou l'ombre du cercueil,
La nôtre, toujours jeune et toujours plus aimée,
Avec son innombrable et poétique armée
De rêveurs, de rimeurs, de galants troubadours,
En des sentiers fleuris vit et chante toujours ;
Parlant haut, dédaignant toute vaine réclame,
Se moquant bien, surtout, qu'on la raille ou l'acclame,
Franche de ton, d'allure et libre en ses propos,
Chantant pour son plaisir et non pas pour les sots.

. . . . . .

Pauvre Chanson ! un jour, dans ses serres cruelles,
Un vautour l'étreignit et lui broya les ailes.
Et depuis ce moment d'infamie et d'horreur,
La goguette fermée, on la vit, sans pudeur,

Pendant plus de vingt ans se vautrer sur les planches,
Sotte, et ne chantant plus que les poings sur les hanches
Alors on put juger, par tant d'abaissement,
Ce qu'un despote fait de tout rayonnement.

A toi dont le grand cœur toujours bat, toujours vibre,
Ce qu'il te faut surtout, ô Chanson ! c'est l'air libre !
Reviens donc parmi nous, sors de ton long sommeil,
Sur notre France, enfin, brille un nouveau soleil.
C'en est fait de la Muse imbécile et canaille,
Qui dans les caboulots grimace, insulte et braille
Un argot de prison qu'on a pris en dégoût,
Et que, breuvage infect, on recrache à l'égoût.
Reprends ton franc-parler et ton rire sonore ;
Par tes chants d'autrefois viens nous charmer encore,
En ces temps où l'on voit plus d'un sceptre trembler,
Plus d'un pouvoir vieillir, plus d'un trône crouler,
Riante majesté, tu gouvernes sans peine :
Salut à toi, Chanson, salut à toi, ma Reine !

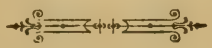
## VI

Adieu le carnaval et sa joyeuse escorte !
Adieu le mardi gras qu'un autre âge connut !
Les masques ont vécu, la mascarade est morte,
Et la Folie a mis ses grelots au rebut.

Tout disparaît ainsi, tout s'éteint de la sorte ;
Entraînant chaque jour un peu de ce qui fut
Le Temps, ce vieux jaloux, brise, moissonne, emporte
Tout..., jusqu'aux immortels qu'abrite l'Institut.

Les trônes et les rois, les courtisans funestes,
Les prétendants fourbus, avec leurs manifestes,
Tout passe sans retour de la vie au trépas.

Pour nous, amis, buvons, ce soir, à l'Immortelle,
Qui ne vieillit jamais, qui toujours est nouvelle :
A la Chanson, enfin, celle qui ne meurt pas !



## VII

Bonjour, bonne Chanson ! c'est à toi la parole
Raconte nous un peu, belle et joyeuse folle,
Ce que tu fis pendant les heures et les jours
De ce beau mois d'avril si propice aux amours.
Mois qui voit tout germer, mois qui voit tout renaître,
Mois si lent à venir, si prompt à disparaître.
Tout le long des ruisseaux et des buissons fleuris,
Dis-nous ce que tu fis loin du bruyant Paris.
Car la Ville, O ma belle ! est pour toi comme un bagne,
Ce qu'il te faut surtout c'est la verte campagne,
Avec ses champs, ses fleurs, son horizon vermeil.
Ses bois où l'ombre joue avec le gai soleil.
Dis-nous, Chanson, dis-nous si les feuilles nouvelles
Cachent de frêles nids et de petites ailes.
Dis-nous si, t'égarant dans les sentiers ombreux,
Tu rencontras au bois ces couples amoureux
Qui tout pleins du printemps et de sa douce fièvre
Vont, la main dans la main, la lèvre sur la lèvre.

Et ces autres amants, poètes des buissons,
Les fauvettes, tes sœurs, tes frères, les pinsons,
Les as-tu vus parmi les aubépines blanches,
Cherchant discrètement à cacher sous les branches
Le cher berceau qui doit, après un doux labeur,
Abriter quelques jours le fruit de leur bonheur?
Peut être aussi, devant ces fleurs, cette verdure,
Ces oiseaux, ces trésors de la riche nature
As-tu, philosophant, faisant large ton vers,
Célébré l'artisan, auteur de l'univers?
Non celui que des sots, en leur aveugle rage,
Voudraient nous façonner à leur vilaine image;
Mais l'Ouvrier divin, qui toujours est debout,
Qu'on ne voit nulle part, qu'on devine dans tout.
Allons, muse d'amour, ma poétique abeille,
De ton riche butin vide ici la corbeille :
Tous nos cœurs sont à l'unisson
Pour te fêter, bonne Chanson !

## VIII

*A P. Duplay.*

Si, par hasard, en allant par la ville,
Vous rencontrez séduisante beauté,
A l'œil mutin, à la démarche agile,
Cheveux épars et bonnet de côté,
Age : vingt ans ; des roses sur la joue,
Bouche vermeille, où constamment se joue
Un rire franc... quelquefois effronté ;
Un peu volage, un peu leste, un peu folle,
Comme un bambin qui revient de l'école,
O mes amis, s'il vous arrive un jour
De renconter en chemin cette belle,
Dites-lui bien qu'elle a tout mon amour ;
Dites-lui bien que je brûle pour elle !
Mais gardez-vous de la trop retenir,
Car cette enfant à l'œil plein de malice,
Volant toujours vers un nouveau plaisir,
Ne suit en tout que son changeant caprice.
Ce qui convient à son tempérament,

C'est l'imprévu, le bruit, le mouvement,
Le blé qu'on bat, la forge qu'on allume,
Les lourds marteaux retombant sur l'enclume,
Les doux soupirs de l'enfant au berceau ;
Le vent qui pleure ou le chant de l'oiseau,
Tout ce qui vit, se meut, travaille, vibre,
Plait à son cœur, à sa nature libre.
Si, pour payer une douce rançon,
Elle est venue un jour à Saint-Étienne,
C'est qu'avant tout la belle est plébéienne,
Et qu'elle veut, avec son sans façon,
Que dans ses bras amoureux la retienne
Quelque joyeux et vigoureux garçon.
Puis, Saint-Étienne est la patrie où brille
Maint ornement dont toute aimable fille
Aime toujours à parer ses vingt ans :
Or, la Chanson... ma belle, ne s'habille
Q'avec des fleurs et des rubans !

## IX

*A Antonin Lugni*

Je n'ai rimé que peu de sonnets en ma vie :
Ce poème, à la fois maussade et langoureux,
Fut toujours, à mes yeux, fort peu digne d'envie ;
Pourtant c'est le parler chéri des amoureux.

Or, la douce beauté dont mon âme est ravie,
Aimant à se jouer quelquefois de mes feux,
Pour chanter ses attraits aujourd'hui me convie
A faire celui-ci, tiré par les cheveux.

Apprenez donc, Messieurs, que mon enchanteresse
A pour elle, d'abord, force, grâce, jeunesse,
Esprit intarissable et gaîté de pinson ;

Q'on admire partout sa verve et son sans gêne,
Et qu'ici, chaque mois, elle commande en reine ;
« Mais son nom ? » direz-vous... « Parbleu, c'est la Chanso

## X

*Au Caveau algérois.*

De la Chanson connaissez-vous l'histoire ?
On dit qu'un jour, dans le sacré vallon,
Érato, fille de Mémoire,
Reçut un baiser d'Apollon.
Mais l'intéressant de la chose
Fut que de ce baiser charmant
Naquit, dans le même moment,
Une fillette blonde et rose,
Qu'alors, et sans plus de façon,
Les dieux nommèrent la Chanson.

Depuis ce jour, la poétique fille
Vit sur la terre, où sans cesse elle brille
Par son esprit, sa grâce et sa beauté,
Chantant le vin, l'amour et la folie,
D'un chant d'espoir consolant la patrie,
Semant partout sa verve et sa gaîté
Au gré de sa fantaisie.

Elle a déjà couru bien des pays,
Mais c'est sous le beau ciel de France
Qu'elle a voulu, de préférence,

Que ses amants fussent choisis.
Désaugiers sourit à la belle,
Le doux Dupont la courtisa,
Béranger fut adoré d'elle,
Mais qui la rendit immortelle
Ce fut Nadaud qui l'épousa.

Oh ! cette trinité bénie :
Béranger, Nadaud et Dupont :
L'esprit, l'amour, la poésie,
La bonté, la philosophie,
La couleur, la forme et le fond,
Que d'art pur et quelle harmonie !
Comparée aux choses que font
Ces rapsodes de la voirie,
Dont plus d'un fait le Rodomont...

Va donc, chanson canaille et sotte !
Bâtarde née on ne sait où,
Dans la sentine et dans la crotte,
D'une truande et d'un marlou,
Tu prétends que tu suis la trace
De ces poètes merveilleux ?
Allons donc ! tu n'as pas d'aïeux !
Non, tu n'es pas fille de race ;
Non, tu n'es pas fille des dieux,
Ni d'Anacréon, ni d'Horace ;
Va, l'égout a marqué ta place ;
Tu ne vivras qu'un lustre ou deux
Et tu crèveras dans ta crasse !

## XI

*A Charles Formentin.*

Qui donc, en France, a dit, doutant de l'avenir :
La Chanson a vécu, la Chanson va mourir ?
Quoi ! pour chanter l'amour n'est-il plus de trouvère ?
Panard a-t-il noyé la gaîté dans son verre ?
Et, voulant éclairer la nuit de son tombeau,
Béranger t'a-t-il prise, ô Chanson, doux flambeau ?

Non, l'œuvre ne meurt pas lorsque finit le maître :
Quand un soleil s'éteint une étoile peut naître.
L'histoire est là, disant qu'après Anacréon
Peut surgir un Marot, un Ronsard, un Piron.
Désaugiers, par l'esprit, peut s'approcher d'Horace,
Béranger l'égaler par la forme et la grâce.

Et qu'importe, après tout, qu'à leur sotte façon
Quelques rimeurs poussifs habillent la Chanson ;
Que, pour les applaudir, un public qui s'abuse
Aille s'usant les mains ? Il est une autre Muse

Qui, pour nous consoler des vers de maint lourdaud,
Sut inspirer Dupont, Charles Gille, Nadaud.
De Desforge au cercueil résonne encor la lyre ;
De Colmance on entend le franc et large rire.

Non, la vieille Chanson ne nous a pas tout dit :
Il est encor chez nous du cœur et de l'esprit.
Tant qu'on aura des fleurs pour embaumer la terre,
De jolis enfants blonds pour gouverner Cythère,
Tant qu'aux flancs des coteaux le raisin mûrira,
Les cœurs s'épancheront, et la Chanson vivra !

## XII

*Pour la Femme et la Chanson.*

Chansonniers, commençons par suivre un bon usage :
A la femme rendons un poétique hommage.
Quand ce sexe charmant se trouve parmi nous,
Modérons notre voix, faisons nos chants plus doux ;
Mettons dans nos refrains des fleurs et des sourires,
Faisons passer nos cœurs tout entiers dans nos lyres.
Sans la femme, pour moi, je le dis sans détours.
Il n'existe ici-bas ni soleil, ni beaux jours.

Nous lui devons bien tous quelques douces ivresses,
Et, pour nous acquitter de toutes ses caresses,
Il nous faudrait compter, depuis nos premiers ans,
Et nos bonheurs passés et nos bonheurs présents.
Pourquoi donc, de nos jours, hurle-t-on sur nos scènes,
Ces refrains dégoutants, ces fadaises obscènes,
Où d'insultes, la femme a toujours large part ?

Pourquoi...? C'est que longtemps un régime bâtard,
Étouffant dans les cœurs toute noble pensée,
Voulut que de nos mœurs la pudeur fut chassée !
Alors, il nous légua ces rimeurs avilis,
Ces vieillards de vingt ans, aux cerveaux ramollis,
Ceux qu'on voit le matin, sortant d'infectes bouges,
Le visage défait, les yeux brûlants et rouges,
Ceux, enfin, qui, trempant leur plume aux noirs limons,
Vivant dans les enfers, nous chantent leurs démons.

Ceux-là n'ont pas connu ce bonheur sans mélange
D'un cœur qui librement avec un cœur s'échange.
Ils ne comprennent pas comment le travailleur,
Revenant harassé d'un long jour de labeur,
Trouve, pour dérider un front souvent morose,
Et l'épouse chérie et le chérubin rose,
Qui, d'aussi loin qu'il peut le voir sur le chemin,
Court, lui télégraphie un baiser de la main,
Et, montrant le plaisir qui dans ses yeux éclate,
De ses deux bras mignons lui fait une cravate.

Non, tous ces bonheurs vrais, toutes ces voluptés,
Qui ne sont pas rendus s'ils ne sont pas goûtés,
Nous les devons surtout à celle qu'on diffame...
Chansonniers, buvons donc à l'amour, à la femme !

## XIII

*A Alphonse Coutard.*

Je bois à La Chanson, reine de nos agapes,
A cette majesté jeune et belle toujours,
Qui puise sa gaîté dans le doux jus des grappes.
Et dont les sujets sont de joyeux troubadours.

Elle a déjà doublé de nombreuses étapes,
Disant partout nos pleurs, nos plaisirs, nos amours,
Riant au nez des sots, des Césars et des papes,
Gardant son franc parler même au milieu des Cours.

Cette majesté-là vit exempte d'alarmes,
Son peuple la chérit et célèbre ses charmes ;
Elle brille sans faste et règne à sa façon.

Son sceptre est un grelot, son trône est une tonne,
Et des fleurs du printemps elle fait sa couronne :
A ma Reine je bois, je bois à La Chanson !

## XIV

*A J.-B. Clémen*

Nous l'avons, par ma foi, Messieurs, échappé belle !
Oui, nous avons failli sombrer en la querelle,
Et peu s'en est fallu qu'en cet ardent combat
Notre vieille Chanson à la fin succombât.

Ainsi, c'est décidé : nos chansonniers d'élite
N'ont, à ce qu'il paraît, ni talent, ni mérite.
Désaugiers ?... Allons donc ! ce rimeur ne sait rien,
C'est un rimeur fossile, antédiluvien.
Pour Béranger, il n'a ni coloris, ni style,
C'est un rimeur bourgeois... c'est presque un imbécile !
Trop vieux aussi, trop vieux le chansonnier Nadaud.
Quant à Pierre Dupont, c'est un rustre, un lourdaud.
Le chantre de l'amour, des fleurs, de la jeunesse,
Musset, le doux Musset, lui-même par la presse,
(J'entends certaine presse,) est aussi condamné,
C'est encore un bourgeois, un rimeur suranné.

Chacun a son paquet, chacun à son tour tombe...
Peste, vous allez bien, messieurs, quelle hécatombe!
Comptons: un, deux, trois, quatre et cinq, est-ce bien tout?
Peut-être pourriez vous trouver, étant en goût,
Pour ce jeu de massacre encor d'autres victimes...

Voyons, cherchez, nombreux sont les faiseurs de rimes,
Le grand poète Hugo fut aussi, s'il vous plaît,
Épris de notre muse et fit plus d'un couplet.
Lamartine à bien fait une fois en sa vie
Au moins une chanson, un couplet à sa mie.
Voyons, vous n'avez plus personne à mettre au feu?
C'est fâcheux: vous savez vous contenter de peu.

Ainsi donc Désaugiers, et la verve et le rire,
Béranger, la raison et la fine satire,
Dupont, la muse ailée, à qui tout plaît, sourit,
Nadaud, le sentiment, et la grâce et l'esprit,
Ajalbert vous l'a dit, il faut boucler vos guêtres (*)
Vous êtes démodés, allez vous-en, mes maîtres,
Vos fins couplets pensés et rimés avec art,
Tout ça c'est rococo, bon à mettre au rancart!

En vain vous réclamez, amoureuses Lisettes,
Fleurs du quartier latin, séduisantes Musettes,
Sémillantes Claras, folles Mimi-Pinsons,
C'est dit, ils sont jugés, vos rimeurs de chansons.
La chanson avec eux pour toujours est battue,
A Paulus nous voulons dresser une statue:
Lui seul a du savoir et du tempérament,
Il *gambille*... il est donc bien dans le mouvement.

*En revenant d'la r'vue avec le cœur à l'aise*
Ce chant mâle, après tout, vaut bien la Marseillaise.

. . . . . .

Eh bien, non ! braves gens, qui, sans plus de façon
Condamnez à la mort notre vieille Chanson !
Vos traits ne portent pas, et, ne vous en déplaise,
Jamais ne s'affirma mieux la muse française.
Vous pouvez agiter vos foudres en fer-blanc,
Vous ne parviendrez pas à lui percer le flanc.
Toujours jeune, toujours plus aimée et plus belle,
La Chanson chantera, car elle est immortelle.

(*) Figaro 11 Février et 17 Mars 1888.

## XV

*A Mlle Emilie Mathieu.*

Je bois à la Chanson, à la muse française,
A celle qui partout, aimant se mettre à l'aise,
Dit nos pleurs, nos plaisirs, nos vices, nos vertus,
Et fait rentrer l'espoir dans les cœurs abattus.
Non à cette chanson qu'un certain public prône,
Sale et bête goton qui dans les concerts trône,
Factice amusement d'un peuple d'énervés,
De filles sans pudeur et de petits crevés ;
Mais à cette chanson leste, vive et coquette,
Qui fit les plus beaux jours de la vieille goguette,
Soit que de Juvénal prenant le fouet vengeur
Elle en cingle un fripon, un sot, un oppresseur ;
Soit que, se reposant sous les ombreuses treilles,
Elle chante Bacchus et les grappes vermeilles.
Tout lui plaît, l'intéresse et parle à son esprit,
Le sujet le plus grand comme le plus petit ;
Note sentimentale, ou sévère, ou grivoise,
Tout sourit, tout convient à sa verve gauloise.
C'est l'abeille qui vole et puise tour à tour
Son miel dans la folie et le vin et l'amour.

Fine avec Béranger, rieuse avec Colmance,
Coquette avec Nadaud, la Chanson vient de France;
Elle a tout du français : l'allure et la fierté,
Les mobiles désirs et surtout la gaîté.
De nos rimeurs joyeux a-t-on perdu les traces?
On croit rire aujourd'hui quand on fait des grimaces.

. . . . . .

Chansonniers qui briguons le poétique honneur
De ne vouloir rimer que suivant notre cœur,
De nos maîtres restons les fidèles apôtres,
Recueillons leur esprit pour le transmettre à d'autres:
Il est encor pour nous, au champ de l'avenir,
Et du grain à semer et des fleurs à cueillir.

## XVI

*A Jean Bach-Sisley.*

Mesdames, c'est à vous que ma fable s'adresse.
Un jour, (l'Amour sans doute avait passé par là),
Sous les myrtes fleuris qui couvrent le Permesse,
Une sœur d'Apollon, ô surprise ! enfanta...

Le poupon était rose et plein de gentillesse,
Les Dieux étaient ravis, seul Jupin protesta.
On dépêcha l'enfant, fruit d'une douce ivresse,
Sur terre : Anacréon le vit et l'adopta.

Il grandit, se forma, devint une merveille;
Sa voix, doux chant d'oiseau, n'avait pas sa pareille.
Mais, direz-vous, était-ce une fille, un garçon ?

M'y voici. Par son cœur, son esprit et sa grâce,
Cet enfant, digne en tout des lauriers du Parnasse,
Devait être une femme et s'appeler *Chanson!*

## XVII

*A Xavier Privas.*

Il est une adorable et docte souveraine,
Qui vit toujours joyeuse et gouverne sans peine,
Le cœur chaud, l'esprit vif, belle comme le jour,
Folle comme un pinson, jeune comme l'Amour,
Cette sœur de la poésie,
Cette riante majesté
Pour royaume a la Fantaisie,
Et pour devise la gaîté.

De luxe, ma capricieuse
N'en veut avoir, n'en eût jamais :
Souvent une table boîteuse,
Souvent la guiguette fumeuse
Furent son trône et son palais.

La soif de conquérir ne la tourmentant guère,
Aux soucis seulement ma reine fait la guerre.
On ne la verra pas, rêvant de gros budgets,
Écraser sous l'impôt ses malheureux sujets.

Elle ne connaît pas les querelles sinistres ;
Il est vrai qu'elle n'a ni chambres, ni ministres,
Sous son pouvoir, enfin, son peuple vit content,...
Et plus d'un peuple, hélas ! en voudrait dire autant !

Mais cette reine si touchante,
Qui nous conduit sages et fous,
Où la trouver, me direz-vous ?
Mais partout où l'on rit et chante.
Car cette majesté, charmante et sans façon,
Que j'acclame en mes vers, c'est la reine Chanson !

## XVIII

Dans son calme imposant, j'aime le mois d'octobre,
Bien que de ses rayons le soleil soit plus sobre,
Et qu'on sente déjà quelques frissons dans l'air,
Bien qu'il ouvre, ce mois, les portes de l'hiver,
Je l'aime avec ses fruits et ses dernières roses.

La campagne, en ces jours, prend des teintes moroses :
La terre n'ayant plus de biens à nous offrir,
Fière de ses travaux, semble se recueillir,
J'entends quand la vendange est partout terminée :
Car si le mois d'octobre est un roi de l'année,
C'est qu'il préside encore aux fêtes des côteaux,
Qu'il voit cueillir la grappe et remplir les tonneaux
Dont la liqueur bientôt, rayonnant dans les verres,
Déridera les fronts, même les plus sévères.

Mais ce qui fait encor que ce beau mois me plaît :
C'est qu'ici je revois mes amis au complet,

C'est qu'il ramène, enfin, plus d'un cher infidèle
Qui l'été revenu, partant à tire d'aile,
S'en va, le cœur joyeux, dans la campagne en fleur,
Aux eaux, dans les grands bois, pleins d'ombre et de fraîcheur,
Faire gentils duos avec d'autres poètes,
Les rossignols bavards et les tendres fauvettes,
Et qu'on voit revenir, au plus léger frisson,
Pour chanter avec nous et boire à la Chanson !

## XIX

*A Henri Petit.*

Salut à la Chanson, à la muse féconde,
Qui va, la joue en fleur, le bonnet de côté,
Éparpillant ses vers aux quatre coins du monde,
Communiquant à tous sa verve et sa gaîté !

Si, depuis de longs mois, exerçant ma faconde,
Dans un toast inédit je porte sa santé,
C'est que je l'aime bien, la chère vagabonde,
Et que dans son baiser j'ai bu la volupté !

Ne me demandez pas pourquoi rien ne me lasse
A louer son esprit, à célébrer sa grâce.
Peut-on bien se lasser à chanter ses amours ?

Or, pour moi, la Chanson est comme ces maîtresses
Dont nos cœurs ont senti les brûlantes caresses :
On les quitte un moment... on y revient toujours !

## XX

Les sombres jours sont revenus.
L'hiver, malgré son air aimable,
Prouve, hélas ! une fois de plus
Que rien ici-bas n'est durable.

Adieu, campagne, adieu, grands bois !
Avec sa barbe enfarinée,
Décembre arrivé, en vieux sournois,
Fermant les portes de l'année,
Nous confinant, pour de longs mois,
Près de la triste cheminée.

Ainsi tout s'use, disparaît :
Les heures, les saisons, les choses,
Sans qu'on en comprenne les causes,
Sans qu'on en sache le secret.
Les Mangins à longue moustache,
Les Césars à triple panache ;
Les œuvres du génie humain,
Les expositions immenses,

Le sujet ou le souverain,
Les royautés, les présidences,
N'ont pas toujours un lendemain,
Et nous voyons, chose incroyable,
Des intrigants, des orgueilleux,
Des gens qui, constamment heureux,
Croyant leur sort interminable,
Pensant que tout est fait pour eux
Dans cette nature admirable,
Font des rêves sur chaque objet,
Entassent projet sur projet,
Ne se doutant pas qu'il existe
Un maître auquel rien ne résiste :
Le Temps, qui, mêlant tour à tour,
La vertu saine avec le crime,
Le grotesque avec le sublime,
Sans distinction, chaque jour,
Les pousse en cette mer immense
De l'oubli, de l'indifférence,
Où tout s'engouffre sans retour

Mais si le Temps brise, terrasse
Nos rêves, nos bonheurs réels,
Nos idoles et nos autels,
Peut-on dire que tout s'efface ?
Non ! Sans vouloir trop les chercher,
Il est des choses immuables
Que de ses ailes redoutables
Le Temps ne peut même toucher.

Au nombre de ces immortelles,
Toujours jeunes et toujours belles,
O mes amis, plaçons d'abord
La Liberté, ce bien suprême,
Par qui l'on vit, par qui l'on aime,
Qui rend l'homme vaillant et fort ;
L'Amour, ce baume à nos misères,
Le Vin, qui, riant dans nos verres,
Prend toute douleur et l'endort,
Puis l'Espérance aux ailes roses ;
Enfin, celle qui, sans façon,
Met des rayons aux fronts moroses,
Et qui vit de toutes ces choses,
Cette charmeuse : la Chanson !

# TABLE DES MATIÈRES

# Table des Matières


Pages.

PRÉFACE . . . . . 5

CHANSONS

Chantez, Poëtes! . . . . . 9
Il faut que je passe! . . . . . 12
Salut au Voyageur. . . . . 16
Les Amusettes . . . . . 19
La Fleur divine. . . . . 22
Demain . . . . . 25
La Chanson du Troubadour . . . . . 27
Illusions . . . . . 29
Joli mois de Mai . . . . . 31
Le Vin français. . . . . 34
Mon Village . . . . . 37
Quand tu seras grand . . . . . 40
Les rives du Clain. . . . . 43
La Chanson ne peut mourir . . . . . 46

Pages.

Adieu la gaîté . . . . . 48
Mes économies . . . . . 51
La Chanson du gué . . . . . 54
Scepticisme . . . . . 58
Premiers Chagrins . . . . . 61
Pour plaire à Madeleine . . . . . 64
Boutade . . . . . 67
Nos trois couleurs . . . . . 70
L'Anniversaire . . . . . 73
Pauvre garçon ! . . . . . 75
C'est le Printemps . . . . . 78
Chantons . . . . . 81
Le Zénith . . . . . 83
A ceux qui m'engagent à chanter . . . 86
Plus de politique . . . . . 89
La fête du travail . . . . . 93
Le défaut de Lili . . . . . 95
Pour Elles . . . . . 98
La Fusion . . . . . 103
En cueillant la violette . . . . . 105
Un drôle d'Écho . . . . . 108
Mon Idole . . . . . 110
Que diriez-vous ? . . . . . 112
Le Soleil est couché . . . . . 115
L'Hiver a ses beaux jours . . . . . 117
Concert bachique . . . . . 120
La promesse de Ninon . . . . . 123
La maison du Sage . . . . . 127
Près du cœur . . . . . 129
Maître des chants . . . . . 131

Pages.
Le plus beau Pays . . . . . 134
Mon Docteur . . . . . 138
Bon voyage ! . . . . . 141
Le retour de la Chanson . . . . . 144
Pauvres Amours ! . . . . . 147
C'est l'Hiver . . . . . 150
L'heureux détroit . . . . . 153
Ça diminue . . . . . 156
Couplets au Caveau . . . . . 159
La boucle de cheveux . . . . . 162
Au bord de la rivière . . . . . 165
La mort d'un Moineau . . . . . 169
Le château de Mazeline . . . . . 173
A mon ami Saint-Germain . . . . . 176
Vieilles Reliques . . . . . 178
Chanson d'Automne . . . . . 182

## GRAVURES

Portrait de l'Auteur . . . . . 1
La Chanson du Troubadour, *F. Roybet.* 27
Les rives du Clain. . . . *J. Brunet.* 43
Premiers Chagrins . . . *E. Carrière.* 61
C'est le Printemps. . . . *A. Perret.* 78
Le défaut de Lili. . . . . *H. Boutet.* 95
Que diriez-vous ? . *Carrier-Belleuse.* 112
Mon Docteur. . . . . *F. Fau.* 138
Pauvres Amours. . . . *L. Perrault.* 147
Au bord de la rivière. . . *J. Brunet.* 165
A la Chanson. . . . *F. Charpentier.* 199

## MUSIQUES

Pages.

Chantez, Poètes ! . . . . . 187
Les Amusettes . . . . . 188
Joli mois de Mai . . . . . 189
Les rives du Clain . . . . . 190
La Chanson du gué . . . . . 191
Le défaut de Lili . . . . . 192
Le Soleil est couché . . . . . 193
L'Hiver a ses beaux jours . . . . . 194
Le plus beau Pays . . . . . 195
Au bord de la rivière . . . . . 196

## TOASTS

Toasts à la Chanson . . . . . 199

Paris. — Imp. Pairault et Cie, 3, passage Nollet.

UNIVERSITÉ

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottaw
Date Due

CE

a39003 002546827b

CE PQ 2207
.C44C4
COO CHEBROUX, ER CHANSONS E
ACC# 1221122